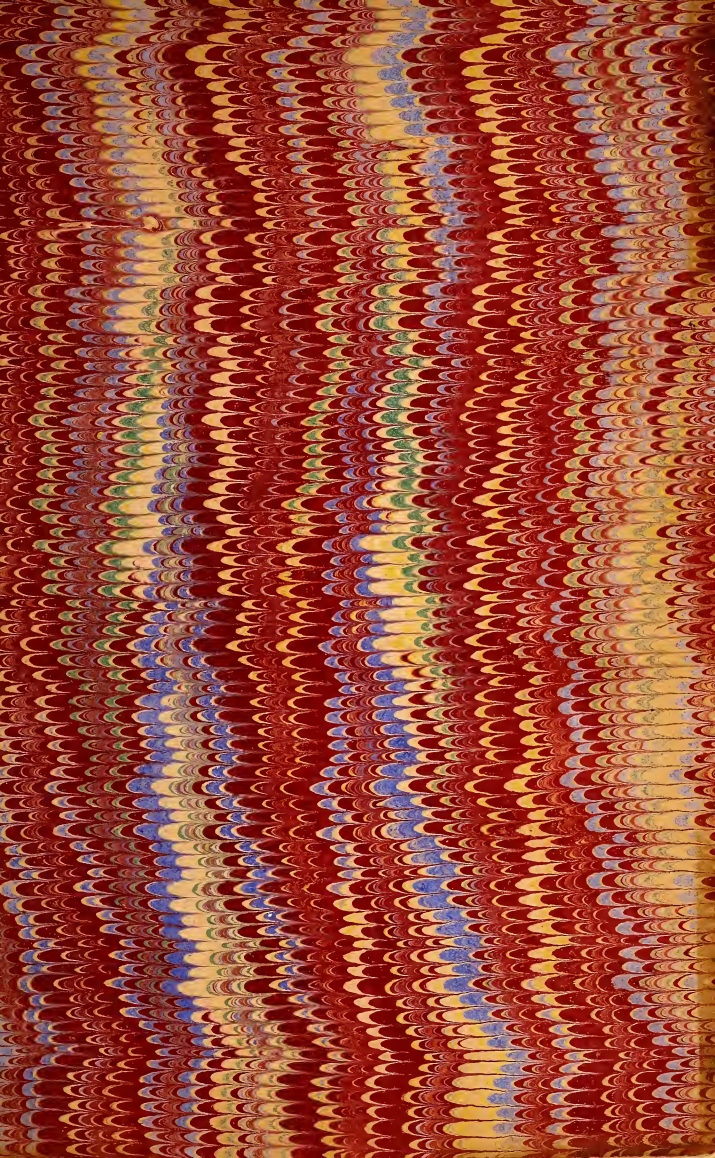
PQ 1837
.A1
1886
Copy 1

PQ 1837
.A1
1886
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS.
PQ1857
Chap. ..... Copyright No. .....
Shelf .A.1.....
1886
UNITED STATES OF AMERICA.



UNIVERSITY FRENCH TEXTS

MOLIÈRE

LE MISANTHROPE

REPRODUCTION OF THE ORIGINAL EDITION
1667

CAMBRIDGE, MASS.
UNIVERSITY BOOKSTORE
CHARLES W. SEVER
1886

Copyright by Charles W. Sever, 1886

Printed from the "Réimpression textuel e par es soins de Louis Lacour," Paris, Librairie des Bibliophiles. The original is reproduced except in the case of a very few evident misprints.

26 1886

LE MISANTROPE

COMEDIE

PAR I. B. P. DE MOLIERE

A PARIS

Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis à vis la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle, à l'Image Saint Louis

MDCLXVII

AVEC PRIVILEGE DV ROY

PQ 1837
.A1
1886

ACTEVRS.

ALCESTE, Amant de Celimene.

PHILINTE, Amy d'Alceste.

ORONTE, Amant de Celimene.

CELIMENE, Amante d'Alceste.

ELIANTE, Cousine de Celimene.

ARSINOE', Amie de Celimene.

ACASTE, CLITANDRE, } Marquis.

BASQVE, Valet de Celimene.

VN GARDE de la Mareschaussée de France.

DV BOIS, Valet d'Alceste.

La Scene est à Paris.

LE MISANTROPE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qv'est-ce donc? qu'auez-vous?

ALCESTE.

Laissez-moy, ie vous prie.

PHILINTE

Mais, encor, dites-moy, quelle bizarerie . . .

ALCESTE.

Laissez-moy là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les Gens, au moins, sans se fâcher.

ALCESTE.

Moy, ie veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins, ie ne puis vous comprendre;
Et quoy qu'amis, enfin, ie suis tout des premiers . . .

ALCESTE.

Moy, vostre amy? rayez cela de vos papiers.
I'ay fait jusques icy, profession de l'estre;
Mais apres ce qu'en vous, ie viens de voir parestre,
Ie vous declare net, que ie ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des Cœurs corrompus.

PHILINTE.

Ie suis, donc, bien coupable, Alceste, à vostre conte?

ALCESTE.

Allez, vous deuriez mourir de pure honte,
Vne telle action ne sçauroit s'excuser,
Et tout Homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Ie vous vois accabler vn Homme de caresses,
Et témoigner, pour luy, les dernieres tendresses;
De protestations, d'offres, et de sermens,
Vous chargez la fureur de vos embrassemens:
Et quand ie vous demande aprés, quel est cet Homme,
A peine pouuez-vous dire comme il se nomme,
Vostre chaleur, pour luy, tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moy, d'indiférent.
Morbleu, c'est vne chose indigne, lâche, infame,
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son Ame:
Et si, par vn malheur, i'en auois fait autant,
Ie m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Ie ne vois pas, pour moy, que le cas soit pendable;
Et ie vous suplîray d'auoir pour agreable,
Que ie me fasse vn peu, grace sur vostre Arrest,
Et ne me pende pas, pour cela, s'il vous plaist.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauuaise grace!

PHILINTE.

Mais, serieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE.

Ie veux qu'on soit sincére, et qu'en Homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lors qu'vn Homme vous vient embrasser auec joye,
Il faut bien le payer de la mesme monoye,
Répondre, comme on peut, à ses empressemens,
Et rendre offre pour offre, et sermens pour sermens.

ALCESTE.

Non, ie ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la pluspart de vos Gens à la mode;
Et ie ne hay rien tant que les contorsions
De tous ces grands Faiseurs de protestations,
Ces affables Donneurs d'embrassades friuoles,
Ces obligeans Diseurs d'inutiles paroles,
Qui de ciuilitez, auec tous, font combat,
Et traitent du mesme air, l'honneste Homme, et le Fat.
Quel auantage a-t'on qu'vn Homme vous caresse,
Vous jure amitié, foy, zele, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous, vn éloge éclatant,
Lors qu'au premier Faquin, il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'Ame vn peu bien sitüée,
Qui veüille d'vne estime, ainsi, prostituée;
Et la plus glorieuse a des regals peu chers,
Dés qu'on voit qu'on nous mesle auec tout l'Vniuers:
Sur quelque préference, vne estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le Monde.
Puis que vous y donnez, dans ces Vices du Temps,
Morbleu, vous n'estes pas pour estre de mes Gens;
Ie refuse d'vn Cœur la vaste complaisance,

Qui ne fait de Mérite aucune diférence ;
Ie veux qu'on me distingue, et pour le trancher net,
L'Amy du Genre Humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais quand on est du Monde, il faut bien que l'on rende
Quelques Dehors ciuils, que l'Vsage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on deuroit châtier, sans pitié,
Ce Commerce honteux de Semblans d'Amitié :
Ie veux que l'on soit Homme, et qu'en toute rencontre,
Le fond de nostre cœur, dans nos discours se montre ;
Que ce soit luy qui parle, et que nos Sentimens
Ne se masquent iamais, sous de vains Complimens.

PHILINTE.

Il est bien des endroits, où la pleine Franchise
Deuiendroit ridicule, et seroit peu permise ;
Et, par fois, n'en déplaise à vostre austere Honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos, et de la Bienseance,
De dire à mille Gens tout ce que d'eux, on pense ?
Et quand on a quelqu'vn qu'on hait, ou qui déplaist,
Luy doit-on declarer la chose comme elle est ?

ALCESTE.

Oüy.

PHILINTE.

Quoy ! vous iriez dire à la vieille Emilie,
Qu'à son âge, il sied mal de faire la jolie ?
Et que le blanc qu'elle a, scandalise chacun ?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun :
Et qu'il n'est à la Cour, oreille qu'il ne lasse,
A conter sa brauoure, et l'éclat de sa Race ?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Ie ne me moque point,
Et ie vais n'épargner personne sur ce poinct.
Mes yeux sont trop blessez ; et la Cour et la Ville,
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échaufer la Bile :
I'entre en vne humeur noire, en vn chagrin profond,
Quand ie vois viure entr'eux, les Hommes comme ils font,
Ie ne trouue, par tout, que lâche Flaterie,
Qu'Injustice Intérest, Trahison, Fourberie ;
Ie n'y puis plus tenir, i'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visiere à tout le Genre Humain.

PHILINTE.

Ce chagrin Philosophe est vn peu trop sauuage,
Ie ris des noirs accés où ie vous enuisage ;
Et crois voir, en nous deux, sous mémes soins nouris,
Ces deux Fréres que peint l'Ecole des Maris,
Dont . . .

ALCESTE.

Mon Dieu, laissons là, vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades,
Le Monde, par vos soins, ne se changera pas ;
Et puis que la Franchise a, pour vous, tant d'appas,
Ie vous diray tout franc, que cette maladie,

Par tout où vous allez, donne la Comedie,
Et qu'vn si grand courroux contre les Mœurs du Temps,
Vous tourne en Ridicule auprés de bien des Gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu, tant mieux, c'est ce que ie demande,
Ce m'est vn fort bon signe, et ma joye en est grande :
Tous les Hommes me sont, à tel poinct, odieux,
Que ie serois fâché d'estre sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez vn grand mal à la Nature Humaine !

ALCESTE.

Oüy, i'ay conçeu pour elle, vne éfroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauures Mortels, sans nulle exception,
Seront enuelopez dans cette auersion ?
Encor, en est-il bien, dans le Siecle où nous sommes . . .

ALCESTE.

Non, elle est generale, et ie hais tous les Hommes :
Les vns, parce qu'ils sont méchans, et mal-faisans ;
Et les autres, pour estre aux Méchans, complaisans,
Et n'auoir pas, pour eux, ces haines vigoureuses
Que doit donner le Vice aux Ames vertueuses.
De cette Complaisance, on voit l'injuste excés,
Pour le franc Scelerat auec qui i'ay procés ;
Au trauers de son masque, on voit à plein le Traistre,
Par tout, il est connu pour tout ce qu'il peut estre ;
Et ses roulemens d'yeux, et son ton radoucy,
N'imposent qu'à des Gens qui ne sont point d'icy.
On sçait que ce Pié-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales Emplois, s'est poussé dans le Monde :
Et que, par eux, son Sort, de splendeur reuestu,

Fait gronder le Mérite, et rougir la Vertu.
Quelques Titres honteux qu'en tous lieux on luy donne,
Son miserable Honneur ne voit, pour luy, Personne :
Nommez-le Fourbe, Infame, et Scelerat maudit,
Tout le Monde en conuient, et nul n'y contredit.
Cependant, sa grimace est, par tout, bien venuë,
On l'accueille, on luy rit ; par tout, il s'insinuë ;
Et s'il est, par la Brigue, vn Rang à disputer,
Sur le plus honneste Homme, on le voit l'emporter.
Testebleu, ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'auec le Vice on garde des mesures ;
Et, par fois, il me prend des mouuemens soudains,
De fuir, dans vn Desert, l'approche des Humains.

PHILINTE.

Mon Dieu, des Mœurs du Temps, mettons-nous moins en peine,
Et faisons vn peu grace à la Nature Humaine ;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses defauts, auec quelque douceur.
Il faut, parmy le Monde, vne Vertu traitable,
A force de Sagesse on peut estre blâmable,
La parfaite Raison fuit toute extremité,
Et veut que l'on soit sage auec sobrieté.
Cette grande roideur des Vertus des vieux Ages,
Heurte trop nostre Siecle, et les communs Vsages,
Elle veut aux Mortels, trop de perfection,
Il faut fléchir au Temps, sans obstination ;
Et c'est vne folie, à nulle autre, seconde,
De vouloir se mesler de corriger le Monde.
I'obserue, comme vous, cent choses, tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant vn autre cours :
Mais quoi qu'à chaque pas, ie puisse voir parestre,
En courroux, comme vous, on ne me voit point estre ;

Ie prens, tout doucement, les Hommes comme ils sont,
I'accoûtume mon Ame à souffrir ce qu'ils font;
Et ie crois qu'à la Cour, de mesme qu'à la Ville,
Mon Flegme est Philosophe, autant que vostre Bile.

ALCESTE.

Mais ce Flegme, Monsieur, qui raisonne si bien,
Ce Flegme, pourra-t'il ne s'échaufer de rien?
Et s'il faut, par hazard, qu'vn Amy vous trahisse,
Que pour auoir vos Biens, on dresse vn artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchans bruits de vous,
Verrez vous tout cela, sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oüy, ie vois ces Defauts dont vostre ame murmure,
Comme Vices vnis à l'Humaine Nature;
Et mon esprit, enfin, n'est pas plus offencé,
De voir vn Homme Fourbe, injuste, interessé,
Que de voir des Vautours affamez de carnage,
Des Singes mal-faisans, et des Loups pleins de rage.

ALCESTE.

Ie me verray trahir, mettre en pieces, voler,
Sans que ie sois . . . Morbleu, ie ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence.

PHILINTE.

Ma foy, vous ferez bien de garder le silence;
Contre votre Partie, éclatez vn peu moins,
Et donnez au Procés, vne part de vos soins.

ALCESTE.

Ie n'en donneray point, c'est vne chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc, qui, pour vous, sollicite?

ALCESTE.

Qui ie veux ! la Raison, mon bon Droict, l'Equité.

PHILINTE.

Aucun Iuge, par vous, ne sera visité ?

ALCESTE.

Non, est-ce que ma Cause est injuste, ou douteuse ?

PHILINTE.

I'en demeure d'accord, mais la Brigue est fâcheuse,
Et . . .

ALCESTE.

Non, i'ay résolu de n'en pas faire vn pas ;
I'ay tort, ou i'ay raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Ie ne remûray point.

PHILINTE.

Vostre Partie est forte,
Et peut, par sa Cabale, entraîner . . .

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit, i'en veux voir le succés.

PHILINTE.

Mais . . .

ALCESTE.

I'auray le plaisir de perdre mon Procés.

PHILINTE.

Mais, enfin . . .

ALCESTE.

Ie verray dans cette Plaiderie,
Si les Hommes auront assez d'éfronterie,
Seront assez méchans, scelerats, et peruers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'Vniuers.

PHILINTE.

Quel Homme !

ALCESTE.

Ie voudrois, m'en coûtast-il grand' chose,
Pour la beauté du Fait, auoir perdu ma Cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette Rectitude
Que vous voulez, en tout, auec exactitude,
Cette pleine Droiture où vous vous renfermez,
La trouuez-vous icy, dans ce que vous aimez ?
Ie m'étonne, pour moy, qu'estant, comme il le semble,
Vous, et le Genre Humain, si fort broüillez ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris, chez luy, ce qui charme vos yeux :
Et ce qui me surprend, encore, dauantage,
C'est cet étrange Chois où vostre Cœur s'engage.
La sincére Eliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'vn œil fort doux :
Cependant, à leurs vœux, vostre ame se refuse,

Tandis qu'en ses liens Celimene l'amuse,
De qui l'humeur coquette, et l'esprit médisant,
Semble si fort donner dans les Mœurs d'à-present.
D'où vient que leur portant vne haine mortelle,
Vous pouuez bien souffrir ce qu'en tient cette Belle?
Ne sont-ce plus Defauts dans vn Objet si doux?
Ne les voyez-vous pas? ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non, l'amour que ie sens pour cette ieune Veuue,
Ne ferme point mes yeux aux defauts qu'on luy treuue;
Et ie suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pû donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais, auec tout cela, quoique ie puisse faire,
Ie confesse mon foible, elle a l'art de me plaire;
I'ay beau voir ses defauts et i'ay beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
Sa grace est la plus forte, et, sans doute, ma flame,
De ces Vices du temps pourra purger son ame.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez estre, donc, aimé d'elle?

ALCESTE.

Oüy, parbleu;
Ie ne l'aimerois pas, si ie ne croyois l'estre.

PHILINTE.

Mais si son amitié, pour vous, se fait parestre,
D'où vient que vos Riuaux vous causent de l'ennuy?

ALCESTE.

C'est qu'vn cœur bien atteint veut qu'on soit tout à luy;
Et ie ne viens icy, qu'à dessein de luy dire
Tout ce que là-dessus, ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moy, si ie n'auois qu'à former des desirs,
Sa Cousine Eliante auroit tous mes soûpirs,
Son Cœur, qui vous estime, est solide et sincere
Et ce Chois plus conforme, estoit mieux vostre affaire.

ALCESTE.

Il est vray, ma Raison me le dit chaque jour ;
Mais la Raison n'est pas ce qui regle l'Amour.

PHILINTE.

Ie crains fort pour vos Feux ; et l'espoir où vous estes
Pourroit . . .

SCENE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE.

I'ay sçeu là-bas que, pour quelques Emplettes
Eliante est sortie, et Celimene aussy :
Mais, comme l'on m'a dit que vous estiez icy,
I'ay monté, pour vous dire, et d'vn cœur véritable,
Que i'ay conçeu, pour vous, vne estime incroyable ;
Et que, depuis long-temps, cette estime m'a mis
Dans vn ardent desir d'estre de vos Amis.
Oüy, mon Cœur, au Mérite, aime à rendre justice,
Et ie brûle qu'vn nœud d'Amitié nous vnisse :
Ie crois qu'vn Amy chaud, et de ma Qualité,
N'est pas, asseurément, pour estre rejetté.

C'est à vous, s'il vous plaist, que ce discours s'adresse.

En cét endroit Alceste parét tout réueur, et semble n'entendre pas qu'Oronte luy parle.

ALCESTE.

A moy, Monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouuez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas, mais la surprise est fort grande pour moy,
Et ie n'attendois pas l'honneur que ie reçoy.

ORONTE.

L'estime où ie vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'Vnivers, vous la pouuez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur . . .

ORONTE.

L'Estat n'a rien qui ne soit au dessous
Du Mérite éclatant que l'on découure en vous.

ALCESTE.

Monsieur . . .

ORONTE.

Oüy, de ma part, ie vous tiens préferable
A tout ce que i'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur . . .

ORONTE.

Sois-je du Ciel écrasé, si ie mens;
Et pour vous confirmer icy, mes Sentimens,
Souffrez qu'à cœur ouuert, Monsieur, ie vous embrasse,
Et qu'en vostre Amitié, ie vous demande place.

Touchez-là, s'il vous plaist, vous me la promettez
Vostre Amitié ?

ALCESTE.

Monsieur . . .

ORONTE.

Quoy ! vous y resistez ?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire ;
Mais l'Amitié demande vn peu plus de mystére,
Et c'est, asseurément, en profaner le nom,
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Auec lumiere et chois, cette vnion veut naistre,
Auant que nous lier, il faut nous mieux connaistre ;
Et nous pourrions auoir telles compléxions,
Que tous deux, du Marché, nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu, c'est là-dessus, parler en Homme sage,
Et ie vous en estime, encore, dauantage :
Souffrons, donc, que le Temps forme des nœuds si doux,
Mais, cependant, ie m'offre entiérement à vous ;
S'il faut faire à la Cour, pour vous, quelqu' ouuerture,
On sçait, qu'auprés du Roy, ie fais quelque Figure,
Il m'écoute, et dans tout, il en vse, ma foy,
Le plus honnestement du Monde, auecque moy.
Enfin, ie suis à vous, de toutes les maniéres ;
Et, comme vostre Esprit a de grandes lumiéres,
Ie viens, pour commencer, entre nous, ce beau nœud,
Vous montrer vn Sonnet, que i'ay fait depuis peu,
Et sçauoir s'il est bon qu'au Pulic ie l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, ie suis mal propre à decider la chose,
Veüillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoy?

ALCESTE.

I'ai le defaut
D'estre vn peu plus sincére, en cela, qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que ie demande, et i'aurois lieu de plainte,
Si m'exposant à vous, pour me parler, sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puis qu'il vous plaist ainsi, Monsieur, ie le veux bien.

ORONTE.

Sonnet . . . C'est vn Sonnet. *L'Espoir* . . . C'est vne Dame,
Qui, de quelque espérance, auoit flaté ma flame.
L'Espoir . . . Ce ne sont point de ces grands Vers pompeux,
Mais de petits Vers doux, tendres, et langoureux.

A toutes ces interruptions il regarde Alceste.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'Espoir . . . Ie ne sçay si le stile
Pourra vous en paroistre assez net, et facile;
Et si, du chois des Mots, vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous sçaurez,
Que ie n'ay demeuré qu'vn quart-d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, Monsieur, le Temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE.

L'Espoir, il est vray, nous soulage,
Et nous berce vn temps, nostre ennuy :
Mais, Philis, le triste auantage,
Lors que rien ne marche apres luy !

PHILINTE.

Ie suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE.

Quoy ! vous auez le front de trouuer cela beau ?

ORONTE.

Vous eustes de la Complaisance,
Mais vous en deuiez moins auoir ;
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'Espoir.

PHILINTE.

Ah ! qu'en termes galans, ces choses-là sont mises !

ALCESTE *bas.*

Morbleu, vil Complaisant, vous loüez des Sottises ?

ORONTE.

S'il faut qu'vne attente éternelle
Pousse à bout, l'ardeur de mon zele,
Le Trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuuent distraire ;
Belle Philis, on desespere,
Alors qu'on espere toûjours.

PHILINTE.

La chûte en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE *bas.*

La peste de ta chûte ! Empoisonneur au Diable,
En eusses-tu fait vne à te casser le nez.

PHILINTE.

Ie n'ay iamais oüy des Vers si bien tournez.

ALCESTE.

Morbleu . . .

ORONTE.

Vous me flatez, et vous croyez, peut-estre . . .

PHILINTE.

Non, ie ne flate point.

ALCESTE *bas.*

Et que fais-tu, donc, Traistre ?

ORONTE.

Mais, pour vous, vous sçauez quel est nostre Traité ;
Parlez-moy, ie vous prie, auec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matiere est toûjours délicate,
Et, sur le bel Esprit, nous aimons qu'on nous flate :
Mais vn jour, à quelqu'vn, dont ie tairay le nom,
Ie disois, en voyant des Vers de sa façon,
Qu'il faut qu'vn galant Homme ait toûjours grand empire
Sur les demangeaisons qui nous prenent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens
Qu'on a de faire éclat de tels amusemens ;
Et que, par la chaleur de montrer ses Ouurages,
On s'expose à joüer de mauuais Personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer, par là,
Que i'ay tort de vouloir . . .

ALCESTE.

Ie ne dis pas cela :
Mais ie luy disois, moy, qu'vn froid Ecrit assomme,
Qu'il ne faut que ce Foible, à décrier vn Homme ;
Et qu'eust-on, d'autre-part, cent belles Qualitez,
On regarde les Gens, par leurs méchans costez.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon Sonnet, vous trouuez à redire?

ALCESTE.

Ie ne dis pas cela ; mais, pour ne point écrire,
Ie luy mettois aux yeux comme dans nostre Temps,
Cette Soif a gasté de fort Honnestes Gens.

ORONTE.

Est-ce que i'écris mal? et leur ressemblerois-je?

ALCESTE.

Ie ne dis pas cela : mais, enfin, lui disois-je,
Quel besoin si pressant, auez-vous de Rimer?
Et qui, diantre, vous pousse à vous faire Imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'vn mauuais Liure,
Ce n'est qu'aux Malheureux, qui composent pour viure
Croyez-moy, resistez à vos tentations,
Dérobez au Public, ces Occupations ;
Et n'allez point quitter, de quoy que l'on vous somme,
Le nom que, dans la Cour, vous auez d'honneste Homme,
Pour prendre, de la main d'vn auide Imprimeur,
Celuy de ridicule, et misérable Autheur.
C'est ce que ie tâchay de luy faire comprendre.

ORONTE.

Voila qui va fort bien, et ie croy vous entendre
Mais ne puis-je sçauoir ce que dans mon Sonnet . . .

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au Cabinet;
Vous vous estes reglé sur de méchans Modelles,
Et vos Expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que *nous berce vn temps, nostre ennuy,*
Et *que rien ne marche apres luy?*
Que *ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'Espoir?
Et que *Philis, on desespere,*
Alors qu'on espere toûjours?

Ce Stile figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon Caractére, et de la Verité;
Ce n'est que jeu de Mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi, que parle la Nature.
Le méchant Goust du Siecle, en cela, me fait peur,
Nos peres, tous grossiers, l'auoient beaucoup meilleur,
Et ie prise bien moins, tout ce que l'on admire,
Qu'vne vieille Chanson, que ie m'en vais vous dire.

Si le Roy m'auoit donné
Paris sa grand' Ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma Mie;
Ie dirois au Roy Henry,
Reprenez vostre Paris,
I'aime mieux ma Mie, au gué,
I'aime mieux ma Mie.

La Rime n'est pas riche, et le Stile en est vieux:
Mais ne voyez-vous pas, que cela vaut bien mieux
Que ces Colifichets, dont le bon Sens murmure,
Et que la Passion parle-là, toute pure?

Si le Roy m'auoit donné
Paris sa grand' Ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma Mie;
Ie dirois au Roy Henry,
Reprenez vostre Paris,
I'aime mieux ma Mie, au gué,
I'aime mieux ma Mie.

Voila ce que peut dire vn Cœur vrayment épris.
Oüy, Monsieur le Rieur, malgré vos beaux Esprits,
I'estime plus cela, que la Pompe fleurie *à Oronte.*
De tous ces faux Brillans, où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moy, ie vous soûtiens que mes Vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouuer ainsi, vous auez vos Raisons;
Mais vous trouuerez bon, que i'en puisse auoir d'autres
Qui se dispenseront de se soûmettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'Art de feindre; et moy, ie ne l'ay pas.

ORONTE.

Croyez-vous, donc, auoir tant d'Esprit en partage?

ALCESTE.

Si ie loüois vos Vers, i'en aurois dauantage.

ORONTE.

Ie me passeray bien que vous les approuuiez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaist, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Ie voudrois bien, pour voir, que de vostre maniere
Vous en composassiez sur la mesme Matiere.

ALCESTE.

I'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchans;
Mais ie me garderois de les montrer aux Gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance . . .

ALCESTE.

Autre-part que chez moy, cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le vn peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foy, mon grand Monsieur, ie le prens comme il faut.

PHILINTE *se mettant entre-deux.*

Eh! Messieurs, c'en est trop, laissez cela, de grace.

ORONTE.

Ah! i'ay tort, ie l'auouë, et ie quitte la place;
Ie suis vostre Valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moy, ie suis, Monsieur, vostre humble Seruiteur.

SCENE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Hé bien, vous le voyez ; pour estre trop sincére,
Vous voila sur les bras, vne fâcheuse Affaire ;
Et i'ay bien veu qu'Oronte, afin d'estre flaté . . .

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais . . .

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop . . .

ALCESTE.

Laissez-moy-là.

PHILINTE.

Si ie . . .

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoy . . .

ALCESTE.

Ie n'entens rien.

PHILINTE.

Mais . . .

ALCESTE.

Encor.

PHILINTE.

On outrage . . .

ALCESTE.

Ah ! parbleu, c'en est trop, ne suiuez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moy, ie ne vous quitte pas.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, CELIMENE.

ALCESTE.

Madame, voulez-vous que ie vous parle net?
De vos façons d'agir, ie suis mal satisfait:
Contr'elles, dans mon Cœur, trop de Bile s'assemble,
Et ie sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oüy, ie vous tromperois, de parler autrement,
Tost, ou tard, nous romprons, indubitablement;
Et ie vous promettrois, mille fois, le contraire,
Que ie ne serois pas en pouuoir de le faire.

CELIMENE.

C'est pour me quereller, donc, à ce que ie voy,
Que vous auez voulu me ramener chez moy?

ALCESTE.

Ie ne querelle point; mais vostre humeur, Madame,
Ouure, au premier venu, trop d'accés dans vostre Ame;
Vous auez trop d'Amans, qu'on voit vous obseder,
Et mon cœur, de cela, ne peut s'accommoder.

CELIMENE.

Des Amans que ie fais, me rendez-vous coupable?
Puis-ie empescher les Gens, de me trouuer aimable?
Et lors que, pour me voir, ils font de doux efforts,
Dois-je prendre vn Baston pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, Madame, vn Baston qu'il faut prendre,
Mais vn cœur, à leurs vœux, moins facile, et moins tendre.
Ie sçay que vos Appas vous suiuent en tous Lieux,
Mais vostre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux :
Et sa douceur offerte à qui vous rend les Armes,
Acheue, sur les Cœurs, l'Ouurage de vos Charmes.
Le trop riant Espoir que vous leur présentez,
Attache, autour de vous, leurs assidüitez ;
Et vostre Complaisance, vn peu moins étenduë,
De tant de Soûpirans chasseroit la Cohuë.
Mais, au moins, dites-moy, Madame, par quel Sort,
Vostre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort ?
Sur quel fonds de Mérite, et de Vertu sublime,
Appüyez-vous, en luy, l'honneur de vostre Estime ?
Est-ce par l'Ongle long, qu'il porte au petit Doigt,
Qu'il s'est acquis, chez vous, l'Estime où l'on le voit ?
Vous estes-vous renduë, auec tout le beau Monde,
Au mérite éclatant de sa Perruque blonde ?
Sont-ce ses grands Canons, qui vous le font aimer ?
L'amas de ses Rubans a-t-il sçeu vous charmer ?
Est-ce par les appas de sa vaste Reingraue,
Qu'il a gagné vostre Ame, en faisant vostre Esclaue ?
Ou sa façon de rire, et son ton de Faucet,
Ont-ils, de vous toucher, sçeu trouuer le secret ?

CELIMENE.

Qu'injustement, de luy, vous prenez de l'ombrage !
Ne sçauez-vous pas bien, pourquoy ie le ménage ?
Et que, dans mon Procés, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut interesser tout ce qu'il a d'Amis.

ALCESTE.

Perdez vostre Procés, Madame, auec constance,
Et ne ménagez point vn Riual qui m'offence.

CELIMENE.

Mais, de tout l'Vniuers, vous deuenez jalous.

ALCESTE.

C'est que tout l'Vniuers est bien reçeu de vous.

CELIMENE.

C'est ce qui doit rasseoir vostre Ame éfarouchée,
Puis que ma Complaisance est sur tous épanchée :
Et vous auriez plus lieu de vous en offencer,
Si vous me la voyiez, sur vn seul, ramasser.

ALCESTE.

Mais, moy, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ay-je de plus qu'eux tous, Madame, ie vous prie?

CELIMENE.

Le bonheur de sçauoir que vous estes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire, à mon cœur enflamé?

CELIMENE.

Ie pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Vn aueu de la sorte, a dequoy vous suffire.

ALCESTE.

Mais qui m'assûrera que, dans le mesme instant,
Vous n'en disiez, peut-estre, aux autres tout autant?

CELIMENE.

Certes, pour vn Amant, la Fleurette est mignonne,
Et vous me traitez, là, de gentille Personne.
Hé bien, pour vous oster d'vn semblable soucy,

De tout ce que i'ay dit, ie me dédis icy :
Etrien ne sçauroit plus vous tromper, que vous-méme ;
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu, faut-il que ie vous aime ?
Ah ! que si, de vos Mains, ie r'atrape mon Cœur,
Ie beniray le Ciel, de ce rare Bonheur !
Ie ne le cele pas, ie fais tout mon possible
A rompre, de ce Cœur, l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands éforts n'ont rien fait, jusqu'icy,
Et c'est, pour mes Pechez, que ie vous aime ainsi.

CELIMENE.

Il est vray, vostre ardeur est, pour moy, sans seconde.

ALCESTE.

Oüy, ie puis, là-dessus, défier tout le Monde,
Mon amour ne se peut conceuoir, et iamais,
Personne n'a, Madame, aimé comme ie fais.

CELIMENE.

En effet, la Méthode en est toute nouuelle,
Car vous aimez les Gens, pour leur faire querelle ;
Ce n'est qu'en Mots fâcheux, qu'éclate vostre ardeur,
Et l'on n'a veu iamais, vn Amour si grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous, que son chagrin ne passe ;
A tous nos Démeslez, coupons chemin, de grace,
Parlons à Cœur ouuert, et voyons d'arrester . . .

SCENE II.

CELIMENE, ALCESTE, BASQVE.

CELIMENE.

Qv'est-ce?

BASQVE.

Acaste est là-bas.

CELIMENE.

Hé bien, faites monter.

ALCESTE.

Quoy! l'on ne peut iamais, vous parler, teste, à teste?
A receuoir le Monde, on vous voit toûjours preste?
Et vous ne pouuez pas, vn seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'estre pas chez vous?

CELIMENE.

Voulez-vous, qu'auec luy, ie me fasse vne affaire?

ALCESTE.

Vous auez des Regards qui ne sçauroient me plaire.

CELIMENE.

C'est vn Homme à iamais, ne me le pardonner,
S'il sçauoit que sa veuë eust pû m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous gesner de sorte. . .

CELIMENE.

Mon Dieu! de ses Pareils, la Bienueillance importe,
Et ce sont de ces Gens, qui, ie ne sçay comment,
Ont gagné, dans la Cour, de parler hautement.

Dans tous les Entretiens, on les voit s'introduire ;
Ils ne sçauroient seruir, mais ils peuuent vous nuire ;
Et iamais, quelqu'apuy qu'on puisse auoir d'ailleurs,
On ne doit se broüiller auec ces grands Brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoy qu'il en soit, et surquoy qu'on se fonde,
Vous trouuez des Raisons pour souffrir tout le Monde ;
Et les précautions de vostre jugement . . .

SCENE III.

BASQVE, ALCESTE, CELIMENE.

BASQVE.

Voicy Clitandre, encor, Madame.

ALCESTE.

Iustement.

Il témoigne s'en vouloir aller.

CELIMENE.

Où courez-vous ?

ALCESTE.

Ie sors.

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoy faire ?

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Ie ne puis.

CELIMENE.

Ie le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire :
Ces Conuersations ne font que m'ennüyer,
Et c'est trop, que vouloir me les faire essüyer.

CELIMENE.

Ie le veux, ie le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CELIMENE.

Hé bien, allez, sortez, il vous est tout loisible.

SCENE IV.

ELIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CELIMENE, BASQVE.

ELIANTE.

Voicy les deux Marquis, qui montent auec nous ;
Vous l'est-on venu dire ?

CELIMENE.

Oüy, des Siéges pour tous.
à Alceste.
Vous n'estes pas sorty ?

ALCESTE.

Non ; mais je veux, Madame,
Ou, pour eux, ou pour moy, faire expliquer vostre Ame.

CELIMENE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'huy, vous vous expliquerez.

CELIMENE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point, vous vous déclarerez.

CELIMENE.

Ah !

ALCESTE.

Vous prendrez Party.

CELIMENE.

Vous vous moquez, ie pense.

ALCESTE.

Non, mais vous choisirez, c'est trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu, ie viens du Louure, où Cleonte, au Leué,
Madame, a bien paru, Ridicule acheué.
N'a-t'il point quelqu'Amy qui pût, sur ses Maniéres,
D'vn charitable Auis, luy prester les lumières ?

CELIMENE.

Dans le Monde, à vray dire, il se barboüille fort ;
Partout, il porte vn Air qui saute aux yeux, d'abord ;
Et lors qu'on le reuoit, aprés vn peu d'absence,
On le retrouue, encor, plus plein d'extrauagance.

ACASTE.

Parbleu, s'il faut parler de Gens extrauagans,

Ie viens d'en essüyer vn des plus fatigans ;
Damon, le Raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Vne heure, au grand Soleil, tenu hors de ma Chaise.

CELIMENE.

C'est vn Parleur étrange, et qui trouue, toûjours,
L'Art de ne nous rien dire, auec de grands Discours.
Dans les propos qu'il tient, on ne voit iamais goute,
Et ce n'est que du Bruit, que tout ce qu'on écoute.

ELIANTE *à Philinte.*

Ce Début n'est pas mal ; et, contre le Prochain,
La Conuersation prend vn assez bon train.

CLITANDRE.

Timante, encor, Madame, est vn bon Caractére !

CELIMENE.

C'est, de la Teste aux Pieds, vn Homme tout Mystere,
Qui vous jette, en passant, vn coup d'œil égaré,
Et, sans aucune Affaire, est toûjours affairé.
Tout ce qu'il vous débite, en grimaces, abonde ;
A force de façons, il assomme le Monde ;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'Entretien,
Vn Secret à vous dire, et ce Secret n'est rien ;
De la moindre Vetille, il fait vne Merueille,
Et, jusques au Bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Geralde, Madame ?

CELIMENE.

O l'ennuyeux Conteur !
Iamais, on ne le voit sortir du Grand Seigneur ;
Dans le brillant Commerce, il se mesle, sans cesse,
Et ne cite iamais, que Duc, Prince, ou Princesse.
La Qualité l'enteste, et tous ses Entretiens

Ne sont que de Cheuaux, d'Equipage et de Chiens ;
Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut Etage,
Et le nom de Monsieur, est, chez luy, hors d'vsage.

CLITANDRE.

On dit qu'auec Belise, il est du dernier Bien.

CELIMENE.

Le pauvre Esprit de Femme ! et le sec Entretien !
Lors qu'elle vient me voir, ie souffre le Martyre,
Il faut süer, sans cesse, à chercher que luy dire ;
Et la stérilité de son Expression,
Fait mourir, à tous coups, la Conuersation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les Lieux eommuns, vous prenez l'assistance ;
Le beau Temps, et la Plüye, et le Froid, et le Chau,
Sont des Fonds, qu'auec elle, on épüise bientost.
Cependant, sa visite, assez insuportable,
Traisne en vne longueur, encor, épouuantable ;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu elle groüille aussi peu qu'vne Piece de Bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste ?

CELIMENE.

Ah ! quel orgueil extréme !
C'est vn Homme gonflé de l'amour de soy-méme ;
Son Mérite, iamais, n'est content de la Cour,
Contr'elle, il fait mestier de pester chaque jour ;
Et l'on ne donne Employ, Charge ny Benéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croid, on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cleon, chez qui vont, aujourd'huy,
Nos plus honnestes Gens, que dites-vous de luy ?

CELIMENE.

Que de son Cüisinier, il s'est fait vn Mérite,
Et que c'est à sa Table, à qui l'on rend Visite.

ELIANTE.

Il prend soin d'y seruir des Mets fort délicats.

CELIMENE.

Oüy, mais ie voudrois bien qu'il ne s'y seruît pas,
C'est vn fort méchant Plat, que sa sotte Personne,
Et qui gaste, à mon goust, tous les Repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son Oncle Damis;
Qu'en dites-vous, Madame?

CELIMENE.

Il est de mes Amis.

PHILINTE.

Ie le trouve honneste Homme, et d'vn air assez sage.

CELIMENE.

Oüy, mais il veut auoir trop d'Esprit, dont i'enrage;
Il est guindé sans cesse; &, dans tous ses propos,
On void qu'il se trauaille à dire de bons Mots.
Depuis que dans la teste, il s'est mis d'estre habile,
Rien ne touche son goust, tant il est difficile;
Il veut voir des Defauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que loüer, n'est pas d'vn bel Esprit.
Que c'est estre Sçauant, que trouuer à redire;
Qu'il n'appartient qu'aux Sots, d'admirer, & de rire;
Et qu'en n'approuuant rien des Ouurages du Temps,
Il se met au dessus de tous les autres Gens.
Aux Conuersations, mesme il trouue à reprendre,
Ce sont Propos trop bas, pour y daigner descendre;

Et, les deux bras croisez, du haut de son Esprit,
Il regarde en pitié, tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voila son Portrait véritable.

CLITANDRE.

Pour bien peindre les Gens, vous estes admirable!

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons Amis de Cour,
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour.
Cependant, aucun d'eux, à vos yeux, ne se montre,
Qu'on ne vous voye en haste, aller à sa rencontre,
Luy présenter la main, & d'vn baiser flateur,
Appüyer les Sermens d'estre son Seruiteur.

CLITANDRE.

Pourquoy s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit, vous blesse,
Il faut que le reproche, à Madame, s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu, c'est à vous; et vos Ris complaisans
Tirent de son Esprit, tous ces traits médisans;
Son Humeur Satyrique est sans cesse nourrie
Par le coupable Encens de votre Flaterie;
Et son Cœur, à railler, trouueroit moins d'appas,
S'il auoit obserué qu'on ne l'applaudist pas.
C'est ainsi qu'aux Flateurs, on doit, par tout, se prendre
Des Vices où l'on void les Humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoy, pour ces Gens, vn intérest si grand,
Vous, qui condamneriez, ce qu'en eux on reprend?

CELIMENE.

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise?

A la commune voix, veut-on qu'il se redüise?
Et qu'il ne fasse pas éclater, en tous lieux,
L'Esprit contrariant, qu'il a receu des Cieux?
Le Sentiment d'autruy, n'est iamais, pour luy plaire,
Il prend, toûjours, en main, l'opinion contraire;
Et penseroit paroistre vn Homme du commun,
Si l'on voyoid qu'il fût de l'auis de quelqu'vn.
L'honneur de contredire, a, pour luy, tant de charmes,
Qu'il prend, contre luy-mesme, assez souuent, les armes,
Et ses vrais Sentimens sont combatus par luy,
Aussi-tost qu'il les void dans la bouche d'Autruy.

ALCESTE.

Les Rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire;
Et vous pouez pousser, contre moy, la Satyre.

PHILINTE.

Mais il est véritable, aussi, que vostre Esprit
Se gendarme, toûjours, contre tout ce qu'on dit;
Et que, par vn chagrin, que luy-mesme il auouë,
Il ne sçauroit souffrir qu'on blâme, n'y qu'on louë.

ALCESTE.

C'est que iamais, morbleu, les Hommes n'ont raison,
Que le Chagrin, contr'eux, est toûjours de Saison,
Et que ie voy qu'ils sont, sur toutes les Affaires,
Loüeurs impertinens, ou Censeurs témeraires.

CELIMENE.

Mais . . .

ALCESTE.

Non, Madame, non, quand i'en deurois mourir,
Vous auez des Plaisirs que ie ne puis souffrir;
Et l'on a tort, icy, de nourrir dans vostre Ame,
Ce grand attachement aux Défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moy, ie ne sçay pas ; mais i'auoûray, tout haut,
Que i'ay crû, jusqu'icy, Madame sans Defaut.

ACASTE.

De Graces, et d'Attraits, ie voy qu'elle est pourueuë ;
Mais les Défauts qu'elle a, ne frapent point ma veuë.

ALCESTE.

Ils frapent tous la mienne, et loin de m'en cacher,
Elle sçait que i'ay soin de les luy reprocher.
Plus on aime quelqu'vn, moins il faut qu'on le flate ;
A ne rien pardonner, le pur Amour éclate ;
Et ie bannirois, moy, tous ces lâches Amans,
Que ie verrois soûmis à tous mes Sentimens,
Et dont, à tous propos, les moles Complaisances
Donneroient de l'Encens, à mes Extrauagances.

CELIMENE.

Enfin, s'il faut qu'à vous, s'en raportent les Cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux Douceurs ;
Et du parfait Amour, mettre l'Honneur supréme,
A bien injurier les Personnes qu'on aime.

ELIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces Loix,
Et l'on void les Amans vanter, toûjours, leur Chois :
Iamais, leur Passion n'y void rien de blâmable,
Et dans l'Objet aimé, tout leur deuient aimable ;
Ils comptent les Défauts pour des Perfections,
Et sçauent y donner de fauorables Noms.
La Pâle, est aux Iasmins, en blancheur, comparable ;
La Noire, à faire peur, vne Brune adorable ;
La Maigre, a de la taille, et de la liberté ;
La Grasse est, dans son Port, pleine de Majesté ;
La Mal-propre, sur soy, de peu d'Attraits chargée,

Est mise sous le nom de Beauté negligée ;
La Géante, paroist vne Déesse aux yeux ;
La Naine, vn Abregé des Merveilles des Cieux ;
L'Orgueilleuse, a le Cœur digne d'vne Couronne ;
La Fourbe, a de l'Esprit ; la Sotte, est toute bonne ;
La trop Grande Parleuse, est d'agreable Humeur ;
Et la Müette, garde une honneste Pudeur.
C'est ainsi, qu'vn Amant, dont l'ardeur est extréme,
Aime, jusqu'aux Défauts des Personnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moy, ie soûtiens, moy . . .

CELIMENE.

Brisons là, ce discours,
Et dans la Galerie, allons faire deux tours.
Quoy ! vous vous en allez, Messieurs ?

CLITANDRE & ACASTE.

Non pas, Madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ, occupe fort vostre Ame ;
Sortez, quand vous voudrez, Messieurs ; mais i'auertis,
Que ie ne sors qu'aprés que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en estre importunée,
Rien ne m'appelle, ailleurs, de toute la journée.

CLITANDRE.

Moy, pourueu que ie puisse estre au petit Couché,
Ie n'ay point d'autre Affaire, où ie sois attaché.

CELIMENE.

C'est pour rire, ie croy.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte,
Nous verrons, si c'est moy, que vous voudrez qui sorte.

SCENE V.

BASQVE, ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE.

BASQVE.

Monsieur, vn Homme est là, qui voudroit vous parler,
Pour Affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dy-luy, que ie n'ay point d'Affaires si pressées.

BASQVE.

Il porte vne Iaquette, à grand' Basques plissées,
Auec du Dor dessus.

CELIMENE.

Allez voir ce que c'est,
Où bien, faites-le entrer.

ALCESTE.

Qu'est-ce donc, qu'il vous plaist?
Venez, Monsieur.

SCENE VI.

GARDE, ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE.

GARDE.

Monsieur, i'ay deux Mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouuez parler haut, Monsieur, pour m'en instrüire.

GARDE.

Messieurs les Mareschaux, dont i'ay commandement,
Vous mandent de venir les trouuer promptement,
Monsieur.

ALCESTE.

Qui? moy, Monsieur?

GARDE.

Vous-mesme.

ALCESTE.

Et pourquoi faire?

PHILINTE.

C'est d'Oronte, et de Vous, la ridicule Affaire.

CELIMENE.

Comment?

PHILINTE.

Oronte, et luy, se sont tantost brauez,
Sur certains petits Vers, qu'il n'a pas approuuez;
Et l'on veut assoupir la chose, en sa naissance.

ALCESTE.

Moy, ie n'auray, iamais, de lâche Complaisance.

PHILINTE.

Mais il fait suiure l'Ordre, allons, disposez-vous . . .

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre-nous?
La Voix de ces Messieurs, me condamnera-t'elle
A trouuer bons les Vers qui font nostre Querelle?
Ie ne me dédis point de ce que i'en ay dit,
Ie les trouue méchans.

PHILINTE.

Mais d'vn plus doux Esprit . . .

ALCESTE.

Ie n'en démordray point, les Vers sont exécrables.

PHILINTE.

Vous deuez faire voir des Sentiments traitables;
Allons, venez.

ALCESTE.

I'iray, mais rien n'aura pouuoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'vn Commandement exprés du Roy me vienne,
De trouuer bons les Vers, dont on se met en peine,
Ie soûtiendray, toûjours, morbleu, qu'ils sont mauuais,
Et qu'vn Homme est pendable, aprés les auoir faits.

A Clitandre et Acaste, qui rient.

Par la sangbleu, Messieurs, ie ne croyois pas estre
Si plaisant que ie suis.

CELIMENE.

Allez viste parestre
Où vous deuez.

ALCESTE.

I'y vais, Madame, et, sur mes pas,
Ie reuiens en ce Lieu, pour vüider nos Debats.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

Cher Marquis, ie te voy l'Ame bien satisfaite,
Toute chose t'égaye, et rien ne t'inquiete.
En bonne-foy, crois-tu, sans t'ébloüir les yeux.
Auoir de grands sujets de paroistre joyeux?

ACASTE.

Parbleu, ie ne voy pas, lors que ie m'examine,
Où prendre aucun sujet d'auoir l'Ame chagrine.
I'ay du bien, ie suis jeune, et sors d'vne Maison
Qui se peut dire Noble, auec quelque raison;
Et ie croy, par le Rang que me donne ma Race,
Qu'il est fort peu d'emplois, dont ie ne sois en passe.
Pour le Cœur, dont, sur tout, nous deuons faire cas,
On sçait, sans vanité, que ie n'en manque pas;
Et l'on ma veu pousser, dans le Monde, vne Affaire,
D'vne assez vigoureuse, et gaillarde maniere.
Pour de l'Esprit, i'en ay, sans doute, et du bon goût,
A juger sans Etude, et raisonner de tout;
A faire aux Nouueautez, dont ie suis idolâtre,
Figure de Sçauant, sur les Bancs du Théâtre;
Y décider, en Chef, et faire du Fracas
A tous les beaux Endroits qui méritent des Has.
Ie suis assez adroit, i'ai bon air, bonne mine,

Les Dents belles, sur tout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, ie croy, sans me flater,
Qu'on seroit mal-venu, de me le disputer.
Ie me voy dans l'Estime, autant qu'on y puisse estre,
Fort aimé du beau Sexe, et bien aupres du Maistre :
Ie croy, qu'auec cela, mon cher Marquis, ie croy,
Qu'on peut, par tout Païs, estre content de soy.

CLITANDRE.

Oüy, mais trouuant ailleurs, des Conquestes faciles,
Pourquoy pousser icy, des soûpirs inutiles ?

ACASTE.

Moy ? parbleu, ie ne suis de taille, ny d'humeur,
A pouuoir, d'vne Belle, essüyer la froideur.
C'est au Gens mal-tournez, aux Mérites vulgaires,
A brûler, constamment, pour les Beautez seueres ;
A languir à leurs piez, et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soûpirs, et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'vne tres-longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les Gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits,
Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des Belles,
Ie pense, Dieu mercy, qu'on vaut son prix, comm'elles ;
Que pour se faire honneur d'vn Cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien ;
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes Balances,
Il faut, qu'à frais communs, se fassent les auances.

CLITANDRE.

Tu penses, donc, Marquis, estre fort bien icy ?

ACASTE.

I'ay quelque lieu, Marquis, de le penser ainsy.

CLITANDRE.

Croy-moy, détache-toi de cette erreur extréme ;
Tu te flates, mon Cher, et t'aueugles toy-méme.

ACASTE.

Il est vray, ie me flate, et maueugle, en effet.

CLITANDRE.

Mais, qui te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE.

Ie me flate.

CLITANDRE.

Surquoy fonder tes conjectures?

ACASTE.

Ie m'aueugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuues qui soient seures?

ACASTE.

Ie m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que de ses vœux,
Celimene t'a fait quelques secrets aueus?

ACASTE.

Non, ie suis mal-traité.

CLITANDRE.

Répond-moy, ie te prie.

ACASTE.

Ie n'ay que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'auoir donné.

ACASTE.

Ie suis le Misérable, et toy le Fortuné,
On a, pour ma Personne, vne auersion grande ;
Et quelqu'vn de ces jours, il faut que ie me pende.

CLITANDRE.

O ça, veux-tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'vne chose, toux deux ?
Que qui pourra montrer vne marque certaine,
D'auoir meilleure part au Cœur de Celimene,
L'autre icy, fera place au Vainqueur prétendu,
Et le déliurera d'vn Riual assidu ?

ACASTE.

Ah ! parbleu, tu me plais, auec vn tel langage ;
Et du bon de mon cœur, à cela ie m'engage.
Mais chut.

SCENE II.

CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE.

CELIMENE.

Encor, icy ?

CLITANDRE.

L'Amour retient nos pas.

CELIMENE.

Ie viens d'ouïr entrer vn Carosse là-bas,
Sçauez-vous qui c'est ?

CLITANDRE.

Non.

SCENE III.

BASQVE, CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE.

BASQVE.

Arsinoé, Madame,
Monte icy, pour vous voir.

CELIMENE.

Que me veut cette Femme?

BASQVE.

Eliante, là-bas, est à l'entretenir?

CELIMENE.

Dequoy s'auise-t-elle? et qui la fait venir?

ACASTE.

Pour Prude consommée, en tous Lieux, elle passe;
Et l'ardeur de son zele . . .

CELIMENE.

Oüy, oüy, franche Grimace,
Dans l'Ame, elle est du monde, et ses soins tentent tout,
Pour acrocher quelqu'vn, sans en venir à bout,
Elle ne sçauroit voir, qu'auec vn œil d'enuie,
Les Amans declarez, dont vne autre est süiuie;
Et son triste Mérite, abandonné de tous,
Contre le Siecle aueugle, est toûjours en courroux.
Elle tâche à couurir, d'vn faux Voile de Prude,
Ce que, chez elle, on void d'affreuse Solitude;
Et pour sauuer l'honneur de ses foibles Appas,
Elle attache du Crime, au Pouuoir qu'ils n'ont pas.
Cependant, vn Amant plairoit fort à la Dame,

Et mesme, pour Alceste, elle a tendresse d'Ame ;
Ce qu'il me rend de soins, outrage ses Attraits,
Elle veut que ce soit vn Vol que ie luy fais ;
Et son jalous dépit, qu'auec peine, elle cache,
En tous endroits, sous main, contre moy se détache.
Enfin, ie n'ay rien veu de si sot, à mon gré,
Elle est impertinente au supréme Degré ·
Et . . .

SCENE IV.

ARSINOÉ, CELIMENE.

CELIMENE.

Ah ! quel heureux Sort, en ce Lieu, vous amene ?
Madame, sans mentir, i'estois de vous, en peine.

ARSINOÉ.

Ie viens, pour quelque auis que i'ay crû vous deuoir.

CELIMENE.

Ah ! mon Dieu, que ie suis contente de vous voir !

ARSINOÉ.

Leur depart ne pouuoit, plus à propos, se faire.

CELIMENE.

Voulons-nous nous asseoir ?

ARSINOÉ.

Il n'est pas nécessaire,
Madame ; l'Amitié doit sur éclater

Aux choses, qui le plus, nous peuuent importer ;
Et comme il n'en est point de plus grande importance,
Que celles de l'Honneur, et de la Bienseance,
Ie viens, par vn auis qui touche vostre Honneur,
Témoigner l'amitié que, pour vous, a mon Cœur.
Hier, i'étois chez des Gens, de Vertu singuliére,
Où, sur vous, du Discours, on tourna la matiére ;
Et là, vostre Condüite, auec ses grands éclats,
Madame, eût le malheur, qu'on ne la loüa pas.
Cette foule de Gens, dont vous souffrez visite,
Vostre Galanterie, et les brüits qu'elle excite,
Trouuerent des Censeurs plus qu'il n'auroit falu,
Et bien plus rigoureux que ie n'eusse voulu.
Vous pouues bien penser quel party ie sçeus prendre.
Ie fis ce que ie pûs, pour vous pouuoir defendre,
Ie vous excusay fort sur vostre intention,
Et voulus, de vostre Ame, estre la Caution.
Mais vous sçauez qu'il est des Choses dans la vie,
Qu'on ne peut excuser, quoyqu'on en ait enuie ;
Et ie me vis contrainte à demeurer d'accord,
Que l'air dont vous viuiez, vous faisoit vn peu tort ;
Qu'il prenoit, dans le Monde, vne méchante face,
Qu'il n'est conte fâcheux que par tout on n'en fasse ;
Et que, si vous vouliez, tous vos déportemens
Pouroient moins donner prise aux mauuais jugemens.
Non que i'y croye, au fonds, l'Honnesteté blessée,
Me preserue le Ciel d'en auoir la pensée ;
Mais, aux ombres du Crime, on preste aisément foy,
Et ce n'est pas assez, de bien viure pour soy.
Madame, ie vous croy l'Ame trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien, cet auis profitable ;
Et pour l'attribüer qu'aux mouuemens secrets
D'vn zele qui m'attache à tous vos interests.

CELIMENE.

Madame, i'ay beaucoup de graces à vous rendre,
Vn tel auis m'oblige, et loin de le mal prendre,
I'en prétens reconnoistre, à l'instant, la faueur,
Par vn auis, aussi, qui touche vostre Honneur:
Et, comme ie vous vois vous montrer mon Amie,
En m'apprenant les brütis que de moy l'on publie,
Ie veux süiure, à mon tour, vn exemple si doux,
En vous auertissant, de ce qu'on dit de vous.
En vn Lieu, l'autre jour, où ie faisois visite,
Ie trouuay quelques Gens, d'vn tres-rare mérite,
Qui parlant des vrais Soins d'vne Ame qui vit bien,
Firent tomber, sur vous, Madame, l'entretien.
Là, vostre Pruderie, et vos éclats de zele,
Ne furent pas citez comme vu fort bon Modele:
Cette affectation d'vn graue Extérieur,
Vos Discours eternels de Sagesse, et d'Honneur,
Vos mines, et vos cris, aux Ombres d'indécence,
Que d'vn Mot ambigu, peut auoir l'Innocence;
Cette hauteur d'Estime où vous estes de vous,
Et ces yeux de pitié, que vous jettez sur tous;
Vos fréquentes Leçons, et vos aigres Censures,
Sur des choses qui sont innocentes, et pures;
Tout cela, si ie puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé, d'vn commun Sentiment.
A quoy bon, disoient-ils, cette Mine modeste,
Et ce sage Dehors, que dément tout le reste?
Elle est, à bien prier, exacte au dernier point,
Mais elle bat ses Gens, et ne les paye point.
Dans tous les Lieux deuots, elle étale vn grand Zele,
Mais elle met du blanc, et veut paroistre belle;
Elle fait des Tableaux couurir les Nuditez,
Mais elle a de l'amour pour les Realitez.

Pour moy, contre chacun, ie pris vostre defence,
Et leur asseuray fort, que c'estoit Médisance ;
Mais tous les Sentimens combatirent le mien,
Et leur conclusion fut, que vous feriez bien,
De prendre moins de soins des Actions des autres,
Et de vous mettre, vn peu, plus en peine des vôtres.
Qu'on doit se regarder soyméme, vn fort longtemps,
Auant que de songer à condamner les Gens ;
Qu'il faut mettre le poids d'vne Vie exemplaire,
Dans les Corrections qu'aux autres, on veut faire ;
Et qu'encor, vaut-il mieux s'en remettre au besoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le Soin.
Madame, ie vous crois, aussi trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien, cet auis profitable,
Et pour l'attribüer qu'aux mouuemens secrets,
D'vn zele qui m'attache à tous vos interests.

ARSINOÉ.

A quoy, qu'en reprenant, on soit assujetfie,
Ie ne m'attendois pas à cette repartie,
Madame, et ie vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincére auis vous a blessée au cœur.

CELIMENE.

Au contraire, Madame, et si l'on estoit sage,
Ces auis mutüels seroient mis en vsage ;
On détrüiroit, par là, traitant de bonne foy,
Ce grand aueuglement, où chacun est pour soy.
Il ne tiendra qu'à vous, qu'auec le mesme zele,
Nous ne continüyons cet office fidelle ;
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moy, moy de vous.

ARSINOE.

Ah ! Madame, de vous, ie ne puis rien entendre ;

C'est en moy que l'on peut trouuer fort à reprendre.

CELIMENE.

Madame, on peut, ie croy loüer, et blâmer tout,
Et chacun a raison, suiuant l'âge, ou le goût :
Il est vne Saison pour la Galanterie,
Il en est vne, aussi, propre à la Pruderie ;
On peut, par Politique, en prendre le party,
Quand de nos jeunes ans, l'éclat est amorty ;
Cela sert à couurir de fâcheuses disgraces.
Ie ne dis pas, qu'vn jour, ie ne suiue vos traces,
L'Age amenera tout, et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sçait, d'estre Prude à vingt ans.

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'vn bien foible Auantage,
Et vous faites sonner, terriblement, vostre Age :
Ce que, de plus que vous, on en pourroit auoir,
N'est pas vn si grand cas, pour s'en tant préualoir ;
Et ie ne sçay pourquoy, vostre Ame, ainsi, s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte ?

CELIMENE.

Et moy, ie ne sçay pas, Madame, aussi, pourquoy,
On vous void, en tous Lieux, vous déchaîner sur moy ?
Faut-il de vos chagrins, sans cesse, à moy vous prendre ?
Et puis-je mais des Soins qu'on ne va pas vous rendre ?
Si ma Personne, aux Gens, inspire de l'amour,
Et si l'on continuë à m'offrir chaque jour,
Des vœux que vôtre Cœur peut souhaiter qu'on m'oste,
Ie n'y sçaurois que faire, et ce n'est pas ma faute ;
Vous auez le champ libre, et ie n'empesche pas,
Que pour les attirer, vous n'ayez des Appas.

ARSINOÉ.

Helas ! et croyez-vous que l'on se mette en peine

De ce nombre d'Amans dont vous faites la vaine :
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger,
A quel prix, aujourd'huy, l'on peut les engager ?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que vostre seul Mérite attire cette foule ?
Qu'ils ne brûlent, pour vous, que d'vn honneste amour,
Et que, pour vos Vertus, ils vous font tous la Cour ?
On ne s'aueugle point par de vaines défaites,
Le Monde n'est point Dupe, et i'en void qui sont faites
A pouuoir inspirer de tendres Sentimens,
Qui, chez elles, pourtant, ne fixent point d'Amans ;
Et de-là, nous pouuons tirer des conséquences
Qu'on n'acquiert point leurs Cœurs, sans de grandes auances ;
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'est nôtre Soûpirant,
Et qu'il faut acheter tous les Soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez, donc, point d'vne si grande gloire,
Pour les petits Brillans d'vne foible Victoire ;
Et corrigez, vn peu, l'orgüeil de vos Appas,
De traiter, pour cela, les Gens de haut en bas.
Si nos yeux enuioient les Conquestes des vôtres,
Ie pense qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir,
Que l'on a des Amans, quand on en veut auoir.

CELIMENE.

Ayez-en, donc, Madame, et voyons cette Affaire,
Par ce rare Secret, efforcez-vous de plaire :
Et sans . . .

ARSINOÉ.

Brisons, Madame, vn pareil Entretien,
Il pousseroit trop loin vostre Esprit, et le mien :
Et i'aurois pris, déjà, le congé qu'il faut prendre,
Si mon Carosse, encor, ne m'obligeoit d'attendre.

CELIMENE.

Autant qu'il vous plaira, vous pouuez arrester,
Madame, et là-dessus, rien ne doit vous haster :
Mais, sans vous fatiguer de ma céremonie,
Ie m'en vais vous donner meilleure Compagnie ;
Et Monsieur, qu'à propos, le Hazard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.
Alceste, il faut que i'aille écrire vn mot de Lettre,
Que, sans me faire tort, ie ne sçaurois remettre ;
Soyez auec Madame, elle aura la bonté
D'excuser, aisément, mon inciuilité.

SCENE V.

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que ie vous entretienne,
Attendant, vn moment, que mon Carosse vienne ;
Et iamais tous ses soins ne pouuoient m'offrir rien,
Qui me fut plus charmant, qu'vn pareil Entretien.
En verité, les Gens d'vn Mérite sublime,
Entraînent de chacun, et l'amour, et l'estime ;
Et le vostre, sans doute, a des Charmes secrets,
Qui font entrer mon Cœur dans tous vos interests.
Ie voudrois que la Cour, par vn regard propice,
A ce que vous valez, rendist plus de justice :
Vous auez à vous plaindre, et ie suis en courroux,
Quand ie voy, chaque jour, qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moy, Madame ! et surquoy pourrois-je en rien prétendre ?
Quel Seruice, à l'Estat, est-ce qu'on m'a veu rendre ?
Qu'ay-je fait, s'il vous plaist, de si brillant de soy,
Pour me plaindre à la Cour, qu'on ne fait rien pour moy ?

ARSINOE.

Tous ceux, sur qui la Cour jette des yeux propices,
N'ont pas, toûjours, rendu de ces fameux Seruices ;
Il faut l'Occasion, ainsi que le Pouuoir :
Et le Mérite, enfin, que vous nous faites voir,
Deuroit . . .

ALCESTE.

Mon Dieu ! laissons mon Mérite, de grace ;
Dequoy voulez-vous, là, que la Cour s'embarasse ?
Elle auroit fort à faire, et ses Soins seroient grands
D'auoir à déterrer le Mérite des Gens.

ARSINOÉ.

Vn Mérite éclatant se déterre luy-méme ;
Du vostre, en bien des Lieux, on fait vn cas extréme ;
Et vous sçaurez, de moy, qu'en deux fort bons endroits,
Vous fûtes hier, loüé par des Gens d'vn grand poids.

ALCESTE.

Eh ! Madame, l'on loüé, aujourd'huy tout le Monde,
Et le Siecle, par-là, n'a rien qu'on ne confonde ;
Tout est d'vn grand Mérite également doüé,
Ce n'est plus vn Honneur, que de se voir loüé ;
D'Eloges, on regorge ; à la teste, on les jette,
Et mon Valet de Chambre est mis dans la Gazette.

ARSINOÉ.

Pour moy, ie voudrois bien, que pour vous montrer mieux,

Vne Charge à la Cour, vous pût fraper les yeux :
Pour peu que d'y songer, vous nous fassiez les mines,
On peut, pour vous seruir, remüer des Machines ;
Et i'ay des Gens en main, que i'emploiray pour vous,
Qui vous feront, à tout, vn Chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, Madame, que i'y fisse ?
L'humeur dont ie me sens, veut que ie m'en bannisse ;
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le lour,
Vne Ame compâtible auec l'Air de la Cour.
Ie ne me trouue point les Vertus necessaires
Pour y bien reüssir, et faire mes affaires.
Estre franc, et sincére, est mon plus grand Talent,
Ie ne sçais point joüer les Hommes en parlant ;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense,
Doit faire, en ce Païs, fort peu de residence.
Hors de la Cour, sans doute, on n'a pas cet appüy,
Et ces Titres d'Honneur, qu'elle donne aujourd'huy ;
Mais on n'a pas, aussi, perdant ces Auantages,
Le chagrin de joüer de fort sots Personnages.
On n'a point à souffrir mille rebuts crüels,
On n'a point à loüer les Vers de Messieurs Tels,
A donner de l'Encens à Madame vne Telle,
Et de nos francs Marquis, essüyer la ceruelle.

ARSINOË.

Laissons, puis qu'il vous plaist, ce Chapitre de Cour,
Mais il faut que mon Cœur vous plaigne en vostre amour
Et pour vous découurir, là-dessus, mes pensées,
Ie souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées :
Vous méritez, sans doute, vn Sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme, est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais, en disant cela, songez-vous, ie vous prie,
Que cette Personne est, Madame, vostre Amie?

ARSINOÉ.

Oüy, mais ma Conscience est blessée en effet,
De souffrir, plus long-temps, le tort que l'on vous fait:
L'estat où ie vous vois, afflige trop mon Ame,
Et ie vous donne auis, qu'on trahit vostre flame.

ALCESTE.

C'est me montrer, Madame, vn tendre mouuement;
Et de pareils auis obligent vn Amant.

ARSINOÉ.

Oüy, toute mon Amie, elle est, et ie la nomme
Indigne d'asseruir le Cœur d'vn galant Homme:
Et le sien n'a, pour vous, que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, Madame, on ne void pas les Cœurs;
Mais vostre charité se seroit bien passée
De jetter, dans le mien, vne telle pensée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas estre desabusé,
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé.

ALCESTE.

Non; mais sur ce sujet, quoy que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux, plus que toute autre chose;
Et ie voudrois, pour moy, qu'on ne me fist sçauoir
Que ce, qu'auec clarté, l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien, c'est assez dit; et sur cette matiére,
Vous allez receuoir vne pleine lumiére.

Oüy, ie veux que de tout, vos yeux vous fassent foy,
Donnez-moy, seulement, la main jusques chez moy.
Là, ie vous feray voir vne preuue fidelle
De l'infidelité du Cœur de vostre Belle ;
Et si, pour d'autres yeux, le vostre peut brûler,
On pourra vous offrir dequoy vous consoler.

Fin du Troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Non, l'on n'a point veu d'Ame à manier, si dure,
Ni d'Accommodement plus pénible à conclure,
En vain, de tous costez, on l'a voulu tourner,
Hors de son Sentiment, on n'a pû l'entraîner ;
Et, iamais, Diferent si bizare, ie pense,
N'auoit de ces Messieurs, occupé la prudence.
Non, Messieurs, disoit-il, ie ne me dédis point,
Et tomberay d'accord de tout, hors de ce Poinct.
Dequoy s'offence-t'il ? et que veut-il me dire ?
Y va-t'il de sa gloire, à ne pas bien écrire ?
Que luy fait mon auis, qu'il a pris de trauers ?
On peut estre honneste Homme, et faire mal des Vers ;
Ce n'est point à l'Honneur, que touchent ces matiéres,
Ie le tiens galant Homme en toutes les maniéres,
Homme de Qualité, de Mérite, et de Cœur,
Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant Autheur.
Ie loüeray, si l'on veut, son Train, et sa Dépense,
Son adresse, à Cheual, aux Armes, à la Danse ;
Mais, pour loüer ses Vers, ie suis son Seruiteur ;
Et lors que d'en mieux faire, on n'a pas le bonheur,
On ne doit, de Rimer, auoir aucune enuie,
Qu'on n'y soit condamné, sur peine de la Vie.
Enfin, toute la Grace, et l'Accommodement,

Où s'est, auec effort, plié son Sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son style,
Monsieur, ie suis fasché d'estre si difficile ;
Et, pour l'amour de vous, ie voudrois de bon cœur,
Auoir trouvé, tantost, vostre Sonnet meilleur ;
Et dans vne Embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait viste, enueloper toute la Procédure.

ELIANTE.

Dans ses façons d'agir, il est fort singulier,
Mais i'en fais, ie l'auouë, vn cas particulier ;
Et la sincérité dont son Ame se pique,
A quelque chose, en soy, de noble, et d'heroïque ;
C'est vne Vertu rare, au Siecle d'aujourd'huy,
Et ie la voudrois voir, par tout, comme chez luy.

PHILINTE.

Pour moy, plus ie le voy, plus, sur tout, ie m'étonne
De cette Passion où son Cœur s'abandonne :
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Ie ne sçay pas comment il s'auise d'aimer ;
Et ie sçay moins, encor, comment vostre Cousine
Peut estre la Personne où son Penchant l'incline.

ELIANTE.

Cela fait assez voir que l'Amour, dans les Cœurs,
N'est pas, toûjours, produit par vn rapport d'humeurs ;
Et toutes ces raisons de douces Sympathies,
Dans cet Exemple-cy, se trouuent démenties.

PHILINTE.

Mais, croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir ?

ELIANTE.

C'est vn Poinct qu'il n'est pas fort aisé de sçauoir.
Comment pouuoir juger s'il est vray qu'elle l'aime ?

Son cœur, de ce qu'il sent, n'est pas bien seur luy-méme ;
Il aime, quelquefois, sans qu'il le sçache bien,
Et croit aimer, aussi, parfois, qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Ie croy que nostre Amy, prés de cette Cousine,
Trouuera des chagrins plus qu'il ne s'imagine ;
Et s'il auoit mon Cœur, à dire verité,
Il tourneroit ses vœux tout d'vn autre côté ;
Et par vn chois plus juste, on le verroit, Madame,
Profiter des bontez que luy montre vostre Ame.

ELIANTE.

Pour moy, ie n'en fais point de façons, et ie croy
Qu'on doit, sur de tels Poincts, estre de bonne foy :
Ie ne m'oppose point à toute sa tendresse,
Au contraire, mon Cœur, pour elle, s'interesse ;
Et si c'estoit qu'à moy, la chose pût tenir,
Moy-mesme, à ce qu'il aime, on me verroit l'vnir.
Mais, si dans vn tel Chois, comme tout se peut faire,
Son Amour éprouuoit quelque Destin contraire,
S'il falloit que d'vn autre, on couronnât les Feux,
Ie pourrois me résoudre à receuoir ses vœux ;
Et le refus souffert, en pareille occurrence,
Ne m'y feroit trouuer aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moy, de mon costé, ie ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontez qu'ont, pour luy, vos Appas ;
Et luy-mesme, s'il veut, il peut bien vous instrüire
De ce que, là-dessus, i'ay pris soin de luy dire.
Mais si, par vn Hymen, qui les joindroit eux deux,
Vous estiez hors d'état de receuoir ses vœux,
Tous les miens tenteroient la faueur éclatante,
Qu'auec tant de bonté, vostre Ame luy presente,

Heureux si, quand son Cœur s'y pourra dérober,
Elle pouuoit, sur moy, Madame, retomber.

ELIANTE.

Vous vous diuertissez, Philinte.

PHILINTE.

Non, Madame,
Et ie vous parle, icy, du meilleur de mon Ame ;
I'attens l'occasion de m'offrir hautement,
Et de tous mes souhaits, i'en presse le moment.

SCENE II.

ALCESTE, ELIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah ! faites-moy raison, Madame, vne Offence,
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ELIANTE.

Qu'est-ce, donc ? qu'auez-vous qui vous puisse émouuoir ?

ALCESTE.

I'ay ce que, sans mourir, ie ne puis conceuoir ;
Et le Déchaînement de toute la Nature,
Ne m'accableroit pas, comme cette Auanture.
C'en est fait . . . mon amour . . . ie ne sçaurois parler.

ELIANTE.

Que vostre Esprit, vn peu, tâche à se r'appeller !

ALCESTE.

O juste Ciel ! faut-il qu'on joigne à tant de Graces,
Les Vices odieux des Ames les plus basses ?

ELIANTE.

Mais, encor, qui vous peut . . .

ALCESTE.

Ah ! tout est rüiné,
Ie suis, ie suis trahy, ie suis assassiné :
Celimene . . . Eust-on pû croire cette nouuelle ?
Celimene me trompe, et n'est qu'vne Infidelle.

ELIANTE.

Auez-vous, pour le croire, vn juste fondement ?

PHILINTE.

Peut-estre, est-ce vn Soupçon conçeu legérement,
Et vostre Esprit jalous, prend, par fois, des Chimeres . . .

ALCESTE.

Ah ! morbleu, meslez-vous, Monsieur, de vos Affaires.
C'est de sa Trahison n'estre que trop certain,
Que l'auoir, dans ma poche, écrite de sa main.
Oüy, Madame, vne Lettre écrite pour Oronte,
A prodüit, à mes yeux, ma disgrace, et sa honte ;
Oronte, dont i'ay crû qu'elle füioit les soins,
Et que, de mes Riuaux, ie redoutois le moins.

PHILINTE.

Vne Lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas, quelquefois, si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encor vn coup, laissez-moy, s'il vous plaist,
Et ne prenez soucy que de vostre interest.

ELIANTE.

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage . . .

ALCESTE.

Madame, c'est à vous, qu'appartient cet Ouurage,
C'est à vous, que mon cœur a recours, aujourd'huy,
Pour pouuoir s'affranchir de son cüisant ennuy.
Vengez-moy d'vne ingrate, et perfide Parente,
Qui trahit, lâchement, vne ardeur si constante ;
Vengez-moy de ce trait qui doit vous faire horreur.

ELIANTE.

Moy, vous venger ! comment ?

ALCESTE.

En receuant mon Cœur,
Acceptez-le, Madame, au lieu de l'Infidelle,
C'est par-là, que ie puis prendre vengeance d'elle :
Et ie la veux punir par les sincéres Vœux,
Par le profond Amour, les Soins respectüeux,
Les Deuoirs empressez, et l'assidu Seruice
Dont ce Cœur va vous faire vn ardent Sacrifice.

ELIANTE.

Ie compâtis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le Cœur que vous m'offrez :
Mais, peut-estre, le Mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce Desir de Vengeance.
Lors que l'Injure part d'vn Objet plein d'Appas,
On fait force Desseins, qu'on n'execute pas :
On a beau voir, pour rompre, vne Raison puissante,
Vne Coupable aimée, est, bientost, innocente ;
Tout le mal qu'on luy veut, se dissipe aisément,
Et l'on sçait ce que c'est, qu'vn Courroux d'vn Amant.

ALCESTE.

Non, non, Madame, non, l'Offense est trop mortelle,
Il n'est point de retour, et ie romps auec elle ;
Rien ne sçauroit changer le Dessein que i'en fais,
Et ie me punirois, de l'estimer iamais.
La voicy. Mon Courroux redouble à cette aproche,
Ie vais, de sa noirceur, luy faire vn vif reproche,
Pleinement, la confondre, et vous porter, aprés,
Vn Cœur tout dégagé de ses trompeurs Attraits.

SCENE III.

CELIMENE, ALCESTE.

ALCESTE.

O Ciel ! de mes Transports, puis-je estre, icy, le Maistre ?

CELIMENE.

Oüais, quel est, donc, le trouble, où ie vous voy paraistre ?
Et que me veulent dire, et ces Soûpirs poussez,
Et ces sombres Regards que, sur moy, vous lancez ?

ALCESTE.

Que toutes les Horreurs, dont vne Ame est capable,
A vos Déloyautez, n'ont rien de comparable :
Que le Sort, les Démons, et le Ciel, en courroux,
N'ont, iamais, rien produit de si méchant que vous.

CELIMENE.

Voilà, certainement, des Douceurs que i'admire.

ALCESTE.

Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire,
Rougissez, bien plûtost, vous en auez raison :
Et i'ay de seurs Témoins de vostre Trahison.
Voila ce que marquoient les Troubles de mon Ame,
Ce n'estoit pas en vain, que s'alarmoit ma flame :
Par ces frequens Soupçons, qu'on trouuoit odieux,
Ie cherchois le Malheur qu'ont rencontré mes yeux :
Et malgré tous vos soins, et vostre adresse à feindre,
Mon Astre me disoit, ce que i'auois à craindre :
Mais ne présumez pas que, sans estre vangé,
Ie souffre le Dépit de me voir outragé.
Ie sçay que, sur les Vœux, on n'a point de puissance,
Que l'Amour veut, par tout, naistre sans Dépendance ;
Que iamais, par la force, on n'entra dans vn Cœur,
Et que toute Ame est libre à nommer son Vainqueur.
Aussi ne trouuerois-je aucun sujet de Plainte,
Si, pour moy, vostre Bouche avoit parlé sans feinte ;
Et, rejettant mes vœux dés le premier abord,
Mon Cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au Sort.
Mais, d'vn Aueu trompeur, voir ma Flame aplaudie,
C'est vne Trahison, c'est vne Perfidie,
Qui ne sçauroit trouuer de trop grands Chastimens :
Et ie puis tout permettre à mes Ressentimens.
Oüy, oüy, redoutez tout, aprés vn tel Outrage,
Ie ne suis plus à moy, ie suis tout à la Rage :
Percé du Coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes Sens, par la Raison, ne sont plus gouuernez ;
Ie cede aux Mouuemens d'vne juste Colere,
Et ie ne répons pas de ce que ie puis faire.

CELIMENE.

D'où vient, donc, ie vous prie, vn tel Emportement?
Auez-vous, dites-moy, perdu le Iugement?

ALCESTE.

Oüy, oüy, ie l'ay perdu, lors que dans vostre vûë
I'ay pris, pour mon Malheur, le Poison qui me tuë,
Et que i'ay crû trouuer quelque Sincerité
Dans les traistres Appas dont ie fus enchanté.

CELIMENE.

De quelle Trahison pouuez-vous, donc, vous plaindre?

ALCESTE.

Ah! que ce Cœur est double, et sçait bien l'Art de feindre!
Mais, pour le mettre à bout, i'ay des Moyens tous prests:
Iettez icy les yeux, et connoissez vos Traits;
Ce Billet découuert, suffit pour vous confondre,
Et, contre ce Témoin, on n'a rien à répondre.

CELIMENE.

Voila, donc, le Sujet qui vous trouble l'Esprit?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas, en voyant cet Ecrit?

CELIMENE.

Et par quelle Raison faut-il que i'en rougisse?

ALCESTE.

Quoy! vous joignez, icy, l'Audace, à l'Artifice?
Le desauoûrez-vous, pour n'auoir point de seing?

CELIMENE.

Pourquoy desauoüer vn Billet de ma main?

ALCESTE.

Et vous pouuez le voir, sans demeurer confuse
Du Crime dont, vers moy, son Stile vous accuse?

CELIMENE.

Vous estes, sans mentir, vn grand Extrauagant.

ALCESTE.

Quoy ! vous brauez, ainsi, ce Témoin conuainquant?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte,
N'a, donc, rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte?

CELIMENE.

Oronte ! Qui vous dit que la Lettre est pour luy?

ALCESTE.

Les Gens qui, dans mes mains, l'ont remise, aujourd'huy.
Mais ie veux consentir qu'elle soit pour vn autre,
Mon Cœur en a-t'il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous, vers moy, moins coupable en effet?

CELIMENE.

Mais, si c'est vne Femme à qui va ce Billet,
En quoy vous blesse-t'il? et qu'a-t'il de coupable?

ALCESTE.

Ah ! le Détour est bon, et l'Excuse admirable,
Ie ne m'attendois pas, ie l'auouë, à ce Trait:
Et me voila, par là, conuaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces Ruses grossieres:
Et croyez-vous les Gens si priuez de Lumieres?
Voyons, voyons, vn peu, par quel biais, de quel air,
Vous voulez soûtenir vn Mensonge si clair:
Et comment vous pourrez tourner, pour vne Femme,
Tous les Mots d'vn Billet qui montre tant de flame?
Ajustez, pour couurir vn manquement de Foy,
Ce que ie m'en vais lire . . .

CELIMENE.

Il ne me plaist pas, moy.
Ie vous trouue plaisant, d'vser d'vn tel Empire,
Et de me dire, au nez, ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter, prenez, vn peu, soucy
De me justifier les Termes que voicy.

ÇELIMENE.

Non, ie n'en veux rien faire ; et, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez, m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grace, montrez-moy, ie seray satisfait,
Qu'on peut, pour vne Femme, expliquer ce Billet.

CELIMENE.

Non, il est pour Oronte, et ie veux qu'on le croye,
Ie reçois tous ses Soins, auec beaucoup de joye,
I'admire ce qu'il dit, i'estime ce qu'il est ;
Et ie tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaist.
Faites, prenez Party, que rien ne vous arreste,
Et ne me rompez pas, dauantage, la teste.

ALCESTE.

Ciel ! rien de plus crüel peut-il estre inuenté :
Et, iamais, Cœur fut-il de la sorte traité ?
Quoy ! d'vn juste Courroux ie suis émeu contr'elle,
C'est moy qui me viens plaindre, et c'est moy qu'on querelle !
On pousse ma Douleur, et mes Soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout ;
Et, cependant, mon Cœur est, encor, assez lâche,
Pour ne pouuoir briser la Chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'vn genereux Mépris
Contre l'ingrat Objet dont il est trop épris !
Ah ! que vous sçauez bieu, icy, contre moy-méme,
Perfide, vous seruir de ma foiblesse extréme,
Et ménager, pour vous, l'excés prodigieux

De ce fatal Amour, né de vos traistres yeux !
Défendez-vous, au moins, d'vn Crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'estre, enuers moy, coupable
Rendez-moy, s'il se peut, ce Billet innocent,
A vous prester les mains, ma Tendresse consent ;
Efforcez-vous, icy, de paroistre fidelle,
Et ie m'efforceray, moy, de vous croire telle.

CELIMENE.

Allez, vous estes fou, dans vos Transports jalous,
Et ne meritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Ie voudrois bien sçauoir, qui pourroit me containdre
A descendre, pour vous, aux Bassesses de feindre :
Et pourquoy, si mon Cœur penchoit d'autre côté,
Ie ne le dirois pas auec sincerité ?
Quoy ! de mes Sentimens l'obligeante Asseurance,
Contre tous vos Soupçons, ne prend pas ma defense ?
Auprés d'vn tel Garent, sont-ils de quelque poids ?
N'est-ce pas m'outrager, que d'écouter leur voix ?
Et puis que nostre Cœur fait vn effort extréme,
Lors qu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime ;
Puis que l'Honneur du Sexe, Ennemy de nos Feux,
S'oppose, fortement, à de pareils Aueus ;
L'Amant qui void pour luy, franchir vn tel obstacle,
Doit-il, impunément, douter de cét Oracle :
Et n'est-il pas coupable, en ne s'asseurant pas,
A ce qu'on ne dit point, qu'aprés de grands combats ?
Allez, de tels Soupçons méritent ma colere,
Et vous ne valez pas que l'on vous considere :
Ie suis Sotte, et veux mal à ma Simplicité,
De conseruer, encor, pour vous, quelque bonté ;
Ie deurois, autre-part, attacher mon Estime,
Et vous faire vn sujet de Plainte legitime.

ALCESTE.

Ah ! Traistresse, mon Foible est étrange pour vous !
Vous me trompez, sans doute, auec des Mots si doux :
Mais, il n'importe, il faut suiure ma Destinée,
A vostre Foy, mon Ame est toute abandonnée,
Ie veux voir, jusqu'au bout, quel sera vostre Cœur :
Et si, de me trahir, il aura la Noirceur.

CELIMENE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah ! rien n'est comparable à mon amour extréme ;
Et, dans l'ardeur qu'il a de se monstrer à tous,
Il va jusqu'à former des Souhaits contre vous.
Oüy, ie voudrois qu'aucun ne vous trouuât aimable,
Que vous fussiez redüite en vn Sort miserable,
Que le Ciel, en naissant, ne vous eust donné rien,
Que vous n'eussiez ny Rang, ny Naissance, ny Bien,
Afin que, de mon Cœur, l'éclatant Sacrifice,
Vous pût, d'vn pareil sort, reparer l'Injustice :
Et que i'eusse la ioye, et la gloire, en ce jour,
De vous voir tenir tout, des mains de mon Amour.

CELIMENE.

C'est me vouloir du Bien, d'vne étrange maniére !
Me preserue le Ciel, que vous ayez matiére . . .
Voicy Monsieur Du Bois, plaisamment, figuré.

SCENE IV.

DV BOIS, CELIMENE, ALCESTE.

ALCESTE.

Que veut cét équipage, et cet air efaré?
Qu'as-tu?

DV BOIS.

Monsieur . . .

ALCESTE.

Hé bien.

DV BOIS.

Voicy bien des mystéres.

ALCESTE.

Qu'est-ce?

DV BOIS.

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos Affaires.

ALCESTE.

Quoy?

DV BOIS.

Parleray-je haut?

ALCESTE.

Oüy, parle, et promptement.

DV BOIS.

N'est-il point là, quelqu'vn? . . .

ALCESTE.

Ah! que d'amusement!
Veux tu parler?

DV BOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

DV BOIS.

Il faut d'icy, déloger sans Trompette.

ALCESTE.

Et pourquoy?

DV BOIS.

Ie vous dis qu'il faut quitter ce Lieu.

ALCESTE.

La cause?

DV BOIS.

Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais, par quelle Raison, me tiens-tu ce langage?

DV BOIS.

Par la Raison, Monsieur, qu'il faut plier Bagage.

ALCESTE.

Ah! ie te casseray la teste, asseurément,
Si tu ne veux, Maraut, t'expliquer autrement.

DV BOIS.

Monsieur, vn Homme noir, et d'habit, et de mine,
Est venu nous laisser, jusques dans la Cüisine,
Vn Papier grifonné d'vne telle façon,
Qu'il faudroit, pour le lire, estre pis que Démon.
C'est de vostre Procés, ie n'en fais aucun doute;
Mais le Diable d'Enfer, ie croy, n'y verroit goûte.

ALCESTE.

Hé bien? quoy? ce Papier, qu'a-t'il à démesler,
Traistre, auec le Départ dont tu viens me parler?

DV BOIS.

C'est pour vous dire, icy, Monsieur, qu vne heure ensuite,
Vn Homme, qui souuent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher auec empressement;
Et ne vous trouuant pas, m'a chargé, doucement,
Sçachant que ie vous sers auec beaucoup de zele,
De vous dire . . . Attendez, comme est-ce qu'il s'apelle?

ALCESTE.

Laisse-là, son Nom, Traistre, et dis ce qu'il t'a dit.

DV BOIS.

C'est vn de vos Amis, enfin, cela suffit.
Il m'a dit que, d'icy, vostre Péril vous chasse,
Et que, d'estre arresté, le Sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoy? n'a-t'il voulu te rien specifier?

DV BOIS.

Non, il m'a demandé de l'Encre, et du Papier;
Et vous a fait vn Mot, où vous pourrez, ie pense,
Du fonds de ce mystére, auoir la connoissance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CELIMENE.

Que peut enueloper cecy?

ALCESTE.

Ie ne sçay, mais i'aspire à m'en voir éclaircy.
Auras-tu bientost fait, Impertinent du Diable?

DV BOIS *apres l'auoir longtemps cherché.*

Ma foy, ie l'ay, Monsieur, laissé sur vostre Table.

ALCESTE.

Ie ne sçay qui me tient . . .

CELIMENE.

Ne vous emportez pas,
Et courez démesler vn pareil Embarras.

ALCESTE.

Il semble que le Sort, quelque soin que ie prenne,
Ait juré d'empescher que ie vous entretienne :
Mais, pour en triompher, souffrez à mon Amour,
De vous reuoir, Madame, auant la fin du Iour.

Fin du Quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

La résolution en est prise, vous dy-je.

PHILINTE.

Mais, quel que soit ce Coup, faut-il qu'il vous oblige . . .

ALCESTE.

Non, vous auez beau faire, et beau me raisonner,
Rien de ce que ie dy, ne me peut détourner :
Trop de Peruersité regne au Siecle où nous sommes,
Et ie veux me tirer du Commerce des Hommes.
Quoy ! contre ma Partie, on void, tout à la fois,
L'Honneur, la Probité, la Pudeur, et les Loix :
On publie, en tous lieux, l'équité de ma Cause :
Sur la Foy de mon Droit, mon Ame se repose :
Cependant, ie me vois trompé par le Succés,
I'ay pour moy la Iustice, et ie perds mon Procés !
Vn Traistre, dont on sçait la scandaleuse Histoire,
Est sorty triomphant d'vne Fausseté noire !
Toute la Bonne-Foy cede à sa Trahison !
Il trouue, en m'égorgeant, moyen d'auoir raison !
Le poids de sa Grimace, où brille l'Artifice,
Renuerse le bon Droit, et tourne la Iustice !
Il fait, par vn Arrest, couronner son Forfait :
Et non content, encor, du Tort que l'on me fait,

Il court, parmy le Monde, vn Liure abominable,
Et de qui la lecture est, mesme, condamnable !
Vn liure à meriter la derniere Rigueur,
Dont le Fourbe a le front de me faire l'Autheur !
Et, là-dessus, on void Oronte qui murmure,
Et tâche, méchamment, d'appüyer l'Imposture !
Lüy, qui d'vn honneste Homme, à la Cour tient le Rang !
A qui ie n'ay rien fait, qu'estre sincére, et franc !
Qui s'en vient, malgré moy, d'vne ardeur empressée !
Sur des Vers qu'il a faits, demander ma pensée,
Et parce que i'en vse auec honnesteté,
Et ne le veux trahir, luy, ny la Verité,
Il aide à m'accaber d'vn Crime imaginaire :
Le voila deuenu mon plus grand Aduersaire !
Et iamais, de son Cœur, ie n'auray de pardon,
Pour n'auoir pas trouué que son Sonnet fût bon !
Et les Hommes, morbleu, sont faits de cette sorte !
C'est à ces Actions que la Gloire les porte !
Viola la Bonne-Foy, le Zele vertüeux,
La Iustice, et l'Honneur, que l'on trouue chez eux !
Allons, c'est trop soufrir les Chagrins qu'on nous forge,
Tirons-nous de ce Bois, et de ce Coupe-gorge ;
Puis qu'entre Humains, ainsi, vous viuez en vrais Loups,
Traistres, vous ne m'aurez de ma vie, auec vous.

PHILINTE.

Ie trouue vn peu bien prompt, le Dessein où vous estes,
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites :
Ce que vostre Partie ose vous imputer,
N'a point eu le crédit vous faire arrester ;
On void son faux Rapport, luy-mesme, se détrüire,
Et c'est vn Action qui pourroit bien luy nüire.

ALCESTE.

Luy ! de semblables Tours, il ne craint point l'éclat,
Il a permission d'estre franc Scelerat ;
Et loin qu'à son Crédit nüise cette Auanture,
On l'en verra, demain, en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné
Au Brüit que, contre vous, sa Malice a tourné :
De ce costé, déja, vous n'auez rien à craindre :
Et pour vostre Procés, dont vous pouuez vous plaindre,
Il vous est, en Iustice, aisé d'y reuenir,
Et contre cet Arrest . . .

ALCESTE.

Non, ie veux m'y tenir.
Quelque sensible Tort qu'vn tel Arrest me fasse,
Ie me garderay bien de vouloir qu'on le casse :
On y voit trop à plein, le bon Droit mal-traité,
Et ie veux qu'il demeure à la Posterité,
Comme vne marque insigne, vn fameux Témoignage,
De la méchanceté des Hommes de nostre Age.
Ce sont vingt mille Francs qu'il m'en pourra couster,
Mais, pour vingt mille Francs, i'auray droit de pester
Contre l'Iniquité de la Nature Humaine,
Et de nourrir, pour elle, vne immortelle Haine.

PHILINTE.

Mais, enfin . . .

ALCESTE.

Mais, enfin, vos Soins sont superflus :
Que pouuez-vous, Monsieur, me dire là-dessus ?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?

PHILINTE.

Non, ie tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaist,
Tout marche par Cabale, et par pur Interest ;
Ce n'est plus que la Ruse, aujourd'huy, qui l'emporte,
Et les Hommes deuroient estre faits d'autre sorte.
Mais est-ce vne Raison, que leur peu d'Equité,
Pour vouloir se tirer de leur Société ?
Tous ces Défauts humains nous donnent, dans la Vie,
Des Moyens d'exercer nostre Philosophie,
C'est le plus bel Employ que trouue la Vertu ;
Et si, de Probité, tout estoit reuestu,
Si tous les Cœurs estoient, francs, justes, et dociles,
La pluspart des Vertus nous seroient inutiles,
Puis qu'on en met l'vsage à pouuoir, ans ennüy,
Suporter dans nos Droits, l'Injustice d'Autrüy :
Et de mesme qu'vn Cœur d'vne Vertu profonde . . .

ALCESTE.

Ie sçay que vous parlez, Monsieur, le mieux du Monde.
En beaux Raisonnemens, vous abondez toûjours,
Mais vous perdez le Temps, et tous vos beaux Discours.
La Raison, pour mon Bien, veut que ie me retire,
Ie n'ay point, sur ma langue, vn assez grand empire ;
De ce que ie dirois, ie ne répondrois pas,
Et ie me jetterois cent Choses sur les Bras.
Laissez-moy, sans dispute, attendre Celimene,
Il faut qu'elle consente au Dessein qui m'ameine ;
Ie vay voir si son Cœur a de l'amour pour moy,
Et c'est ce moment-cy, qui doit m'en faire foy.

PHILINTE.

Montons chez Eliante, attendant sa venuë.

ALCESTE.

Non, de trop de soucy, ie me sens l'Ame émeuë,

Allez-vous-en la voir, et me laissez, enfin,
Dans ce petit Coin sombre, auec mon noir Chagrin.

PHILINTE.

C'est vne Compagnie étrange, pour attendre,
Et ie vais obliger Eliante à décendre.

SCENE II.

ORONTE, CELIMENE, ALCESTE.

ORONTE.

Oüy, c'est, à vous, de voir, si par des Nœuds si dous,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous :
Il me faut, de vostre Ame, vne pleine asseurance,
Vn Amant, là-dessus, n'aime point qu'on balance :
Si l'ardeur de mes Feux a pû vous émouuoir,
Vous ne deuez point feindre à me le faire voir ;
Et la preuue, aprés tout, que ie vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,
De le sacrifier, Madame, à mon Amour,
Et, de chez vous, enfin, le bannir dés ce jour.

CELIMENE.

Mais quel sujet si grand, contre luy, vous irrite,
Vous, à qui i'ay tant veu parler de son Mérite ?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissemens,
Il s'agit de sçauoir quels sont vos Sentimens :
Choisissez, s'il vous plaist, de garder l'vn, ou l'autre,
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE *sortant du coin où il s'estoit retiré.*

Oüy, Monsieur a raison ; Madame, il faut choisir,
Et sa demande, icy, s'accorde à mon desir ;
Pareille ardeur me presse, et mesme soin m'ameine,
Mon Amour veut du vostre, vne marque certaine.
Les Choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voicy le moment d'expliquer vostre Cœur.

ORONTE.

Ie ne veux point, Monsieur, d'vne Flâme importune,
Troubler, aucunement, vostre bonne Fortune.

ALCESTE.

Ie ne veux point, Monsieur, jalous, ou non jalous,
Partager de son Cœur, rien du tout auec vous.

ORONTE.

Si vostre Amour, au mien, luy semble préferable . . .

ALCESTE.

Si du moindre Penchant elle est pour vous capable . . .

ORONTE.

Ie jure de n'y rien prétendre desormais.

ALCESTE.

Ie jure, hautement, de ne la voir iamais.

ORONTE.

Madame, c'est à vous, de parler sans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouuez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'auez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'auez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoy ! sur vn pareil Chois, vous semblez estre en peine.

ALCESTE.

Quoy ! vostre Ame balance, et paroist incertaine !

CELIMENE.

Mon Dieu ! que cette Instance est là, hors de Saison.
Et que vous témoignez, tous deux, peu de Raison !
Ie sçay prendre Party sur cette Préference,
Et ce n'est pas mon Cœur, maintenant, qui balance :
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
Et rien n'est si tost fait, que le chois de nos vœux.
Mais ie souffre, à vray dire, vne gesne trop forte,
A prononcer en face, vn aueu de la sorte :
Ie trouue que ces Mots, qui sont desobligeans,
Ne se doiuent point dire en presence des Gens :
Qu'vn Cœur, de son Penchant, donne assez de lumiere,
Sans qu'on nous fasse aller, jusqu'à rompre en visiere :
Et qu'il suffit, enfin, que de plus doux Témoins
Instrüisent vn Amant, du malheur de ses Soins.

ORONTE.

Non, non, vn franc Aueu n'a rien que i'apréhende,
I'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moy, ie le demande ;
C'est son éclat, sur tout, qu'icy i'ose exiger,
Et ie ne pretens point vous voir rien ménager.
Conseruer tout le Monde, est vostre grande étude,
Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude ;
Il faut vous expliquer, nettement, là-dessus,
Ou bien, pour vn arrest, ie prens vostre refus :
Ie sçauray, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendray pour dit, tout le mal que i'en pense.

ORONTE.

Ie vous sçay fort bon gré, Monsieur, de ce courroux,
Et ie luy dis, icy, mesme chose que vous.

CELIMENE.

Que vous me fatiguez auec vn tel Caprice !
Ce que vous demandez, a-t'il de la iustice :
Et ne vous dis-je pas quel Motif me retient ?
I'en vais prendre pour Iuge, Eliante qui vient.

SCENE III.

ELIANTE, PHILINTE, CELIMENE, ORONTE, ALCESTE.

CELIMENE.

Ie me vois, ma Cousine, icy, persécutée
Par des Gens dont l'humeur y paroist concertée.
Ils veulent l'vn, et l'autre, auec mesme chaleur,
Que ie prõonce, entr'eux, le Chois que fait mon Cœur :
Et que, par vn Arrest qu'en Face il me faut rendre,
Ie defende à l'vn d'eux, tous les Soins qu'il peut prendre.
Dites-moy si, iamais, cèla se fait ainsy ?

ELIANTE.

N'allez point, là-dessus, me consulter icy ;
Peut-estre, y pourriez-vous estre mal adressée,
Et ie suis pour les Gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos Détours, icy, seront mal secondez.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, et lâcher la Balance.

ALCESTE.

Il ne faut que poursuïure à garder le Silence.

ORONTE.

Ie ne veux qu'vn seul Mot, pour finir nos debats.

ALCESTE.

Et moy, ie vous entens, si vous ne parlez pas.

SCENE DERNIERE.

ACASTE, CLITANDRE, ARSINOÉ, PHILINTE, ELIANTE, ORONTE, CELIMENE, ALCESTE.

ACASTE.

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Eclaircir, auec vous, vne petite Affaire.

CLITANDRE.

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouuez icy,
Et vous estes meslez dans cette Affaire, aussy.

ARSINOÉ.

Madame, vous serez surprise de ma veuë ;
Mais ce sont ces Messieurs qui causent ma venuë :
Tous deux ils m'ont trouuée, et se sont plaints à moy,
D'vn Trait, à qui mon Cœur ne sçauroit prester foy.

I'ay du fond de vostre Ame, vne trop haute Estime,
Pour vous croire, iamais, capable d'vn tel Crime,
Mes yeux ont démenty leurs Témoins les plus forts:
Et l'Amitié passant sur de petits Discords,
I'ay bien voulu, chez vous, leur faire compagnie,
Pour vous voir vous lauer de cette Calomnie.

ACASTE.

Oüy, Madame, voyons, d'vn Esprit adoucy,
Comment vous vous prendrez, à soûtenir cecy?
Cette Lettre, par vous, est écrite à Clitandre?

CLITANDRE.

Vous auez, pour Acaste, écrit ce Billet tendre?

ACASTE.

Messieurs, ces Traits, pour vous, n'ont point d'obscurité,
Et ie ne doute pas que sa ciuilité,
A connoistre sa main, n'ait trop sçeu vous instrüire:
Mais cecy vaut, assez, la peine de le lire.

Vous étes vn étrange Homme, de condamner mon enjoûment, et de me reprocher que ie n'ay iamais tant de joye, que lors que ie ne suis pas auec vous. Il n'y a rien de plus injuste; et si vous ne venez bien visite, me demander pardon de ceste Offence, ie ne vous la pardonneray de ma vie. Nostre grand Flandrin de Vicomte . . .

Il deuroit estre icy.

Nostre grand Flandrin de Vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est vn Homme qui ne sçauroit me reuenir; et depuis que ie l'ay veu, trois quarts d'heure durant, cracher dans vn Puits, pour faire des Ronds, ie n'ay pû iamais, prendre bonne opinion de luy. Pour le petit Marquis . . .

C'est moy-mesme, Messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit Marquis, qui me tint hyer, long-temps, la main, ie trouue qu'il n'y a rien de si mince que toute sa Personne ; et ce sont de ces Mérites qui n'ont que la Cape et l'Epée. Pour l'Homme aux Rubans verts . . .

A vous le Dé, Monsieur.

Pour l'Homme aux Rubans verts, il me diuertit quelquefois, auec ses brusqueries, et son chagrin bourru ; mais il est cent momens, où ie le trouue le plus fâcheux du Monde. Et pour l'Homme à la Veste . . .

Voicy vostre Pasquet.

Et pour l'Homme à la Veste, qui s'est jetté dans le bel Esprit, et veut estre Autheur malgré tout le Monde, ie ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit ; et sa Prose me fatigue autant que ses Vers. Mettez-vous, donc, en teste, que ie ne me diuertis pas toûjours si bien que vous pensez ; que ie vous trouue à dire plus que ie ne voudrois, dans toutes les Parties où l'on m'entraîne ; et que c'est vn merueilleux assaisonnement aux Plaisirs qu'on gouste, que la presence des Gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voicy maintenant, moy.

Vostre Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait tant le Doucereux, est le dernier des Hommes pour qui i'aurois de l'amitié. Il est extrauagant de se persüader qu'on l'aime ; et vous l'estes, de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour estre raisonnable, vos Sentimens contre les siens ; et voyez-moy le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en estre obsedée.

D'vn fort beau Caractere, on voit là, le Modele,
Madame, et vous sçauez comment cela s'appelle?
Il suffit, nous allons l'vn, et l'autre, en tous Lieux,
Monstrer, de vostre Cœur, le Portrait glorieux.

ACASTE.

I'aurois dequoy vous dire, et belle est la Matiére,
Mais ie ne vous tiens pas digne de ma colére;
Et ie vous feray voir, que les petits Marquis
Ont, pour se consoler, des Cœurs du plus haut prix.

ORONTE.

Quoy! de cette façon ie voy qu'on me déchire,
Aprés tout ce qu'à moy, ie vous ay veu m'écrire:
Et vostre Cœur paré de beaux Semblans d'Amour,
A tout le Genre Humain se promet tour à tour!
Allez, i'estois trop Dupe, et ie vais ne plus l'estre,
Vous mes faites vn Bien, me faisant vous connestre;
I'y profite d'vn Cœur, qu'ainsi vous me rendez,
Et trouue ma vengeance, en ce que vous perdez;
A Alceste.
Monsieur, ie ne fais plus d'obstacle à vostre flame,
Et vous pouuez conclure Affaire auec Madame.

ARSINOÉ.

Certes, voila le Trait du Monde le plus noir,
Ie ne m'en sçaurois taire, et me sens émouuoir.
Void-on des Procedez qui soient pareils aux vôtres?
Ie ne prens point de part aux interests des autres:
Mais, Monsieur, que, chez vous fixoit vostre Bonheur,
Vn Homme, comme luy, de Mérite et d'Honneur,
Et qui vous chérissoit auec idolâtrie,
Deuoit-il . . .

ALCESTE.

Laissez-moy, Madame, ie vous prie,

Vüider mes interests, moy-mesme, là-dessus,
Et ne vous chargez point de ces Soins superflus.
Mon Cœur a beau vous voir prendre, icy, sa querelle,
Il n'est point en estat de payer ce grand zele ;
Et ce n'est pas à vous, que ie pourray songer,
Si, par vn autre Chois, ie cherche à me venger.

ARSINOÉ.

Hé ! croyez-vous, Monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que, de vous auoir, on soit tant empressée ?
Ie vous trouue vn Esprit bien plein de vanité,
Si, de cette créance, il peut s'estre flaté :
Le Rebut de Madame, est vne Marchandise,
Dont on auroit grand tort d'estre si fort éprise.
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut,
Ce ne sont pas des Gens, comme moy, qu'il vous faut ;
Vous ferez bien, encor, de soûpirer elle,
Et ie brûle de voir, vne Vnion si belle. *Elle se retire.*

ALCESTE.

Hé bien, ie me suis tû, malgré ce que ie voy,
Et i'ay laissé parler tout le Monde, auant moy.
Ay-je pris sur moy-mesme, vn assez long Empire,
Et puis-je, maintenant . . .

CELIMENE.

Oüy, vous pouuez tout dire,
Vous en estes en droit, lors que vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
I'ay tort, ie le confesse, et mon Ame confuse,
Ne cherche à vous payer, d'aucune vaine excuse :
I'ay des autres, icy, méprisé le courroux,
Mais ie tombe d'accord de mon crime enuers vous.
Vostre ressentiment, sans doute, est raisonnable,
Ie sçais combien ie dois vous paroistre coupable,

Que toute Chose dit, que i'ay pû vous trahir,
Et, qu'enfin, vous auez sujet de me haïr.
Faites-le, i'y consens.

ALCESTE.

Hé le puis-je, Traistresse,
Puis-je, ainsi, triompher de toute ma tendresse?
Et quoy qu'auec ardeur, ie veüille vous haïr,
Trouuay-je vn Cœur, en moy, tout prest à m'obeïr?

A Eliante, et Philinte.

Vous voyez ce que peut vne indigne Tendresse,
Et ie vous fais, tous deux, témoins de ma foiblesse,
Mais, à vous dire vray, ce n'est pas, encor, tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort, que Sages on nous nomme,
Et que, dans tous les Cœurs, il est toûjours de l'Homme.
Oüy, ie veux bien, Perfide, oublier vos Forfaits,
I'en sçauray, dans mon Ame, excuser tous les traits,
Et me les couuriray du nom d'vne Foiblesse,
Où le Vice du Temps, porte vostre Ieunesse;
Pourueu que vostre Cœur veüille donner les mains
Au Dessein que i'ay fait de füir tous les Humains,
Et que, dans mon Desert, où i'ay fait vœu de viure,
Vous soyez, sans tarder, resolüe à me suiure.
C'est par là, seulement, que dans tous les Esprits,
Vous pouuez reparer le mal de vos Ecrits;
Et qu'aprés cet éclat, qu'vn noble Cœur abhorre,
Il peut m'estre permis de vous aimer encore.

CELIMENE.

Moy, renoncer au Monde, auant que de vieillir!
Et dans vostre Desert aller m'enseuelir?

ALCESTE.

Et s'il faut qu'à mes feux vostre Flame réponde,

Que vous doit importer tout le reste du Monde?
Vos Desirs, auec moy, ne sont-ils pas contens?

CELIMENE.

La Solitude éfraye vne Ame de vingt ans;
Ie ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre vn Dessein de la sorte.
Si le Don de ma main peut contenter vos vœux,
Ie pourray me resoudre à serrer de tels Nœuds:
Et l'Hymen . . .

ALCESTE.

Non, mon Cœur à present, vous déteste,
Et ce refus, luy seul, fait plus que tout le reste;
Puis que vous n'estes point en des Liens si doux,
Pour trouuer tout en moy, comme moy tout en vous,
Allez, ie vous refuse, et ce sensible Outrage,
De vos indignes Fers, pour iamais me dégage.

Celimene se retire, et Alceste parle à Eliante.

Madame, cent Vertus ornent vostre Beauté,
Et ie n'ay veu, qu'en vous, de la sincerité:
De vous, depuis long-temps, ie fais vn cas extréme,
Mais laissez-moy, toûjours, vous estimer de méme:
Et souffrez que mon Cœur, dans ses troubles diuers,
Ne se presente point à l'honneur de vos Fers;
Ie m'en sens trop indigne, et commence à connaistre,
Que le Ciel, pour ce Nœud, ne m'auoit point fait naistre;
Que ce seroit, pour vous, vn Hommage trop bas,
Que le rebut d'vn Cœur qui ne vous valoit pas;
Et qu'enfin . . .

ELIANTE.

Vous pouuez suiure cette pensée,
Ma main, de se donner, n'est pas embarrassée;

Et voilà vostre Amy, sans trop m'inquiéter,
Qui, si ie l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah ! cet honneur, Madame, est toute mon enuie,
Et i'y sacrifierois et mon Sang, et ma Vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentemens,
L'vn pour l'autre, à iamais, garder ces Sentimens.
Trahy de toutes parts, accablé d'Injustices,
Ie vais sortir d'vn Gouffre où triomphent les Vices ;
Et chercher sur la Terre, vn endroit écarté,
Où d'estre Homme d'honneur, on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute chose,
Pour rompre le Dessein que son Cœur se propose.

Fin.

UNIVERSITY BOOKSTORE,

CHARLES W. SEVER, - - - CAMBRIDGE, MASS.

UNIVERSITY FRENCH TEXTS.

Selected by Professor FERDINAND BÔCHER, of Harvard College, reproducing *original* or characteristic editions.

These are all *unexpurgated* and complete texts, designed for college classes.

MONTAIGNE. DE L'INSTITVTION DES ENFANS. Texte original de 1580.

This is the original text of the twenty-fifth Essay of Book I., differing in many points from that of subsequent editions.

RACINE. ANDROMAQUE.

Reproduction of the text of 1697, — the last printed edition in the lifetime of Racine.

CORNEILLE. LE CID.

Reproduction of the edition of 1682, — the last printed in the lifetime of Corneille.

MOLIÈRE. LE MISANTHROPE.

Reproduction of the original edition, "Le Misantrope. Comedie par I. B. P. de Moliere, A Paris, chez Iean Ribou, 1667."

ALFRED DE MUSSET. HISTOIRE D'UN MERLE BLANC.

Reproduction, with lines numbered, of the original text in *Les Animaux peints par eux-mêmes.*

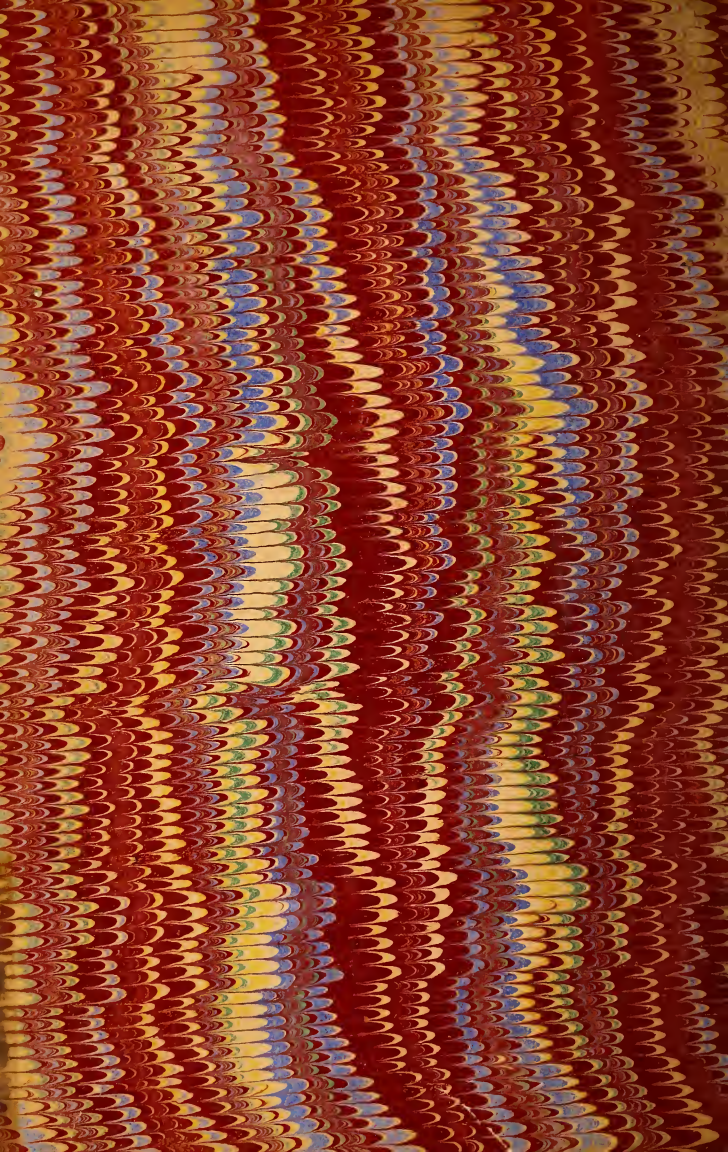
P. J. STAHL. HISTOIRE D'UN LIÈVRE.

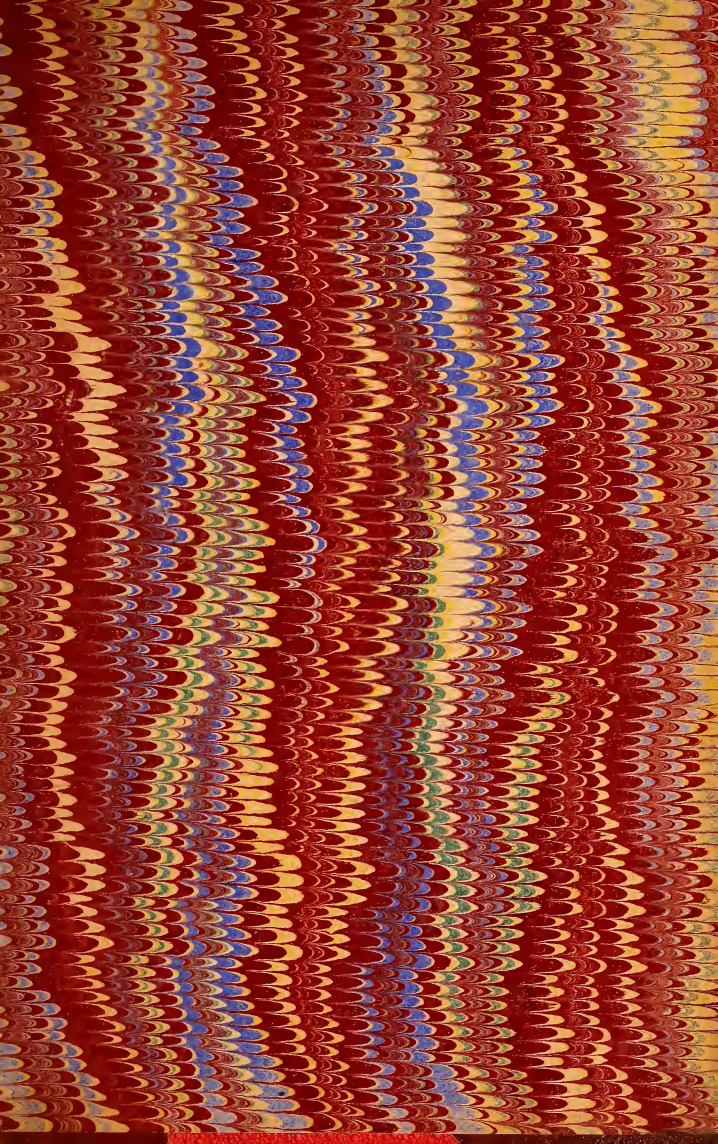
Reproduction of the original text in *Les Animaux peintes par eux-mêmes.*

GEORGE SAND. LA MARE DU DIABLE.

The last three are perfectly adapted for schools and for classes not too advanced.

It is intended to continue this series by the publication of sixteenth and seventeenth century texts, also by a few of the eighteenth and nineteenth centuries.





LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 667 5

LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 667 5